

ឆ្នាំទី ៥២ លេខ ៤២ រៀបចំ ២៩ វិច្ឆិកា ១៩៤១

រាជធានី

រាជធានី ភ្នំពេញ



Cambodge Phnom Penh

LOTÉRIE INDOCHINOISE



-Tr. TANLOC

Indochine

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Directeur : Jean SAUMONT

DIRECTION-ADMINISTRATION : 15, Boulevard Rollandes — HANOI — Téléphone 428

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 15 \$ 00 — Six mois 8 \$ 50 — Le numéro 0 \$ 40
ETRANGER Un an 24 \$ 00 — Six mois 13 \$ 50 — Le numéro 0 \$ 60

SOMMAIRE

Pages	Pages
<i>Relations culturelles</i> , par G. CÆDÈS 1	<i>Les Conseillers fédéraux (Annam)</i> VII à XI
<i>Les rites funéraires au Cambodge</i> , par ROBERT VANELL 3	<i>S. A. R. le Prince Tiao Savang Vathana</i> XII
<i>Le destin de Lyautey</i> , par BERNARD BREIL 6	<i>Le crime de Fatou</i> , par LOUIS MALLERET 9
<i>Comment déterminer une tortue d'Indochine</i> , par J. D. 8	<i>Le semaine dans le Monde</i> , par JEAN DESCHAMPS .. 12
<i>La transmigration des âmes et la fête annamite des morts</i> , par NGUYÊN-VAN-HUYÊN 1 à VI	<i>La Vie indochinoise</i> 13
	<i>Naissances — Mariages — Décès</i> 15
	<i>Mots croisés n° 41</i> 16
	<i>Solution des mots croisés n° 40</i> 16

RELATIONS CULTURELLES

par G. CÆDÈS.



N n'a jamais autant entendu parler de « relations culturelles internationales » que depuis l'avènement dans le monde du règne de la violence, avec l'effroyable destruction de richesses matérielles qui en résulte. Est-ce parce qu'en présence du cataclysme mondial, les élites intellectuelles éprouvent le besoin instinctif de s'unir pour essayer de sauver leur commun patrimoine ? Quoi qu'il en soit, le récent essor de ces œuvres de rapprochement culturel, avec leurs échanges de professeurs, d'étudiants, de conférenciers, est un fait que les hommes soucieux de l'avenir ne peuvent ignorer.

★ ★

Le fait, en lui-même, n'est pas nouveau. Dès le Moyen Âge les lettrés et les érudits des pays

européens constituaient une sorte d'internationale chrétienne dont la langue commune était le latin, et dont les membres échangeaient, d'un bout à l'autre de l'Europe, de fréquentes visites.

Plus près de nous, l'Institut de Coopération intellectuelle a été une des créations les plus utiles de la Société des Nations. Il est à souhaiter que la faillite de la S. D. N. n'entraîne pas nécessairement la disparition de cet organisme et que puisse être conservée la remarquable documentation rassemblée à Paris, dans la galerie du Palais Royal où était installé l'Institut.

Celui-ci avait, en effet, été établi en France en raison de l'universalité et du caractère essentiellement humain du Génie français, et aussi

parce qu'il n'y avait aucun danger que, sur notre sol, cet institut devînt un centre camouflé d'information ou de propagande et un instrument d'hégémonie.

*
**

A cause de sa défaite, la France va-t-elle se trouver déchuée de son rôle d'animatrice et d'organisatrice de la coopération intellectuelle ? Depuis un an, on nous a dit et répété que nous avons subi une « défaite sans précédent » et que nous avons vécu « les heures les plus sombres de notre histoire ». Sans doute fallait-il le dire et le répéter pour nous amener à rechercher les causes d'un tel malheur, et, les connaissant, en éviter le retour. Sans doute fallait-il, dans l'esprit chrétien qui est celui de notre civilisation, confesser nos fautes et frapper à grands coups notre poitrine. Mais le chrétien, après avoir battu sa coulpe, prononcé son acte de contrition, et pris l'engagement (hélas ! si difficile à tenir) de ne plus pécher, relève la tête, et reprend avec une conscience nette et une confiance accrue son labeur quotidien.

Il ne faudrait pas, en répétant à satiété aux Français qu'ils ont été battus, risquer de leur donner une âme de vaincus, prêts à tous les abandons. Car si notre pays a subi une « défaite sans précédent », si les deux tiers de notre sol sont occupés, il s'agit d'une défaite militaire, et, dans une large mesure, politique, mais notre patrimoine spirituel et notre prestige spirituel sont restés intacts. Je ne parle pas du passé scientifique et littéraire de la France qui sont hors d'atteinte, mais je prétends que l'étranger garde pour les représentants actuels de la science et de la culture françaises le même respect et la même estime qu'avant la catastrophe. Et cela est vrai notamment pour ses représentants en Indochine.

J'ai signalé ici-même (1) un article récent du Président de la société savante de Bangkok résumant les recherches historiques et les travaux archéologiques effectués en Indochine pendant ces dernières années, et j'ai reçu depuis la confirmation que cet article, si sympathique à la France et à l'Indochine, avait été publié avec la pleine approbation des hautes personnalités thaïlandaises qui siègent au Conseil d'administration de la société.

De Java me parvient l'écho du succès remporté par un conférencier français que le Gouverneur van der Plas a tenu à présenter lui-même à son auditoire de Sourabaya, en le remerciant « d'être venu témoigner aux Hollan-

dais des trois qualités françaises : foi, probité scientifique, entrain, qu'ils apprécient le plus en une France qui leur est chère et qui est éternelle ».

Mon ami Victor Goloubew a dit à Tokyo dans une causerie radiodiffusée l'accueil qu'il vient de recevoir au Japon, où il s'est rendu comme professeur d'échange et où le programme de sa mission avait été organisé par la puissante « Société pour le développement des relations culturelles internationales » (*Kokusai Bunka Shinkokai*). L'exposition de photographies illustrant les récents travaux de l'Ecole française d'Extrême-Orient et les diverses activités de la Direction de l'Instruction publique, qui avait été présentée à Hanoi au Musée Louis Finot, avant le départ de M. V. Goloubew, a remporté au Japon un très grand succès auprès d'un public aussi large que varié, et mon collaborateur a pu constater un véritable regain d'intérêt pour l'étude de la langue française.

Les relations intimes que les organismes scientifiques de la Colonie continuent à entretenir avec les pays étrangers et notamment avec ceux du Pacifique, les propositions d'échange de publications qui émanent à tout instant des universités et des sociétés savantes d'Amérique, du Japon, voire même de la Chine, sont un sûr garant de l'estime que l'étranger professe pour les travaux de nos savants.

Et c'est là pour l'Indochine, comme pour la France, une grande raison d'espérance.

Il faut qu'on sache et qu'on se dise que la position intellectuelle de la France en Extrême-Orient n'est pas entamée et que le prestige de ses grandes écoles et de ses établissements scientifiques demeure intact. La science qui s'y élabore à la faveur d'une collaboration confiante entre chercheurs français et indochinois, n'est pas une science « de seconde zone », c'est un des rameaux authentiques de ce grand arbre encore si vivace qu'est la culture scientifique française.

La raréfaction des relations postales entre la Métropole et l'Indochine confère à celle-ci un rôle éminent comme représentant qualifié de la France dans les relations culturelles avec les pays du Pacifique. Il faut que l'Indochine se pénétre de l'importance du rôle qui lui est dévolu par les événements, il faut qu'elle en sente le caractère sacré, et comprenne que le grand espoir de la France nouvelle est dans la vitalité et dans l'activité persévérante dont feront preuve les foyers de culture qu'elle a su allumer dans les différentes parties de son Empire.

(1) *Indochine*, n° 38, 22 mai 1941.

Les rites funéraires au Cambodge

par Robert VANELL

LE Cambodge est d'obédience hinayaniste, la doctrine bouddhique du Petit Véhicule, venue de Ceylan, y a remplacé le Brahmanisme, dont cependant, de multiples survivances se retrouvent encore dans les cérémonies rituelles qui accompagnent les principaux actes de la vie humaine. Chacune de ces cérémonies se déroule suivant des rites sacrés, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, ceux-là mêmes, disent les Cambodgiens, qui auraient présidé à la vie du Bouddha. Les rites funéraires, en particulier, seraient identiques à ceux observés lors de son incinération.

Les livres sacrés content, que, peu de temps avant la mort du Bouddha, Aranda interrogea le Maître, sur ce qu'il convenait de faire, après son trépas. Celui-ci répondit : « Aranda, les honneurs qu'on rendra, à celui qui vient comme sont venus les autres, seront ceux qu'on rend aux souverains. Quand un roi suzerain meurt, voici ce qu'on fait : on enveloppe son corps dans une toile de kosi toute neuve, on l'enroule d'une petite épaisseur de coton vierge, on l'enveloppe dans une seconde toile de kosi, puis on répète cinq cents fois cette opération. Le corps étant ainsi enseveli, on le place dans une bière ouverte, recouverte d'une plaque d'or fin, puis on verse dans cette bière de l'huile de bois parfumée jusqu'à ce que toutes les toiles et le coton soient bien imprégnés. Enfin, on ferme la bière avec un couvercle également plaqué d'or, puis on le place sur un bûcher de bois de santal et on y met le feu. C'est ainsi, Aranda, qu'il faut procéder quand je serai entré dans le Nirvana parce que un roi et un Bouddha doivent être incinérés de la même manière ».

Tel est l'essentiel des rites observés lors de la mort et de la crémation des Cambodgiens, à quelque rang social qu'ils appartiennent. Les fastes de ces cérémonies revêtent une ampleur plus ou moins grande, le nombre des religieux officiant est variable, mais l'essentiel du rite s'impose à tous.

★ ★

Lorsqu'un malade entre en agonie, ses parents le transportent sur la couche funèbre où il devra rendre le dernier soupir. Ils tendent au-dessus et autour de lui, une pièce de cotonnade

blanche, à laquelle on suspend, dans certains cas, des tableaux représentant des scènes du Nirvana venus de la pagode voisine. Des religieux viennent assister le mourant dans ses derniers moments, aidés de l'achar (1) d'un monastère voisin représentant le yogi — ou ascète du panthéon bouddhique — qui va diriger la cérémonie.

La personne chargée de préparer le départ du mourant, le plus souvent, son fils ou son petit-fils, s'approche de lui et lui parle de la mort inévitable, dans laquelle on ne peut rien emporter, il l'invite à se détacher des biens de ce monde, pour ne plus penser qu'aux vertus nombreuses du Triple Joyau (le Bouddha, la Loi et l'Assemblée des Religieux), aux actes de piété et aux libéralités qui vont l'accompagner au cours de ses existences futures, et aux trésors du Nirvana, dont la représentation est sous ses yeux.

Le moribond étant ainsi préparé à quitter la vie, les Religieux lui récitent les stances des mourants, sur la fragilité de la vie humaine et l'opportunité d'acquérir des mérites, pour s'ouvrir les portes du Paradis, au bout d'heureuses renaissances. L'achar prie à son tour, pour que le mourant soit pardonné de ses fautes et demande aux Dieux de laisser passer l'âme du mort qui va quitter sa dépouille terrestre.

Dès que les forces du malade s'épuisent, on lui met entre les mains une fleur d'aréquier, une bougie de cire vierge et quelques bâtonnets odoriférants. Un de ses parents s'approche et demande au mourant de porter cette fleur d'aréquier au sommet de la pyramide funéraire au séjour des dieux. Des bougies sont allumées, fichées dans des corbeilles de paddy et placées à la tête et à droite et à gauche du lit mortuaire. Des bâtons d'encens sont allumés au pied du lit. On prend ensuite une feuille de banian, tombée elle-même de l'arbre, ou, chez les gens riches, une feuille d'or de la même forme, sur laquelle est gravée au poinçon une parole du Bouddha et on la pose sur les lèvres du

(1) *Achar* : ancien religieux ayant passé un grand nombre d'années à la pagode, qui se recommande par sa culture et sa piété et qui préside à tous les rites et à toutes les cérémonies civiles qui accompagnent les actes principaux de la vie du Cambodge. L'achar administre en même temps les intérêts matériels de la pagode.

moribond. Les assistants se prosternent et attendent sans bruit le moment de la mort. L'âme du défunt quittant son enveloppe terrestre s'échappe de ses lèvres, elle est emportée par le Bouddha symbolisé par la feuille du banian sacré, l'arbre de la Bodhi, qui abrita jadis, le sommeil et les méditations du Maître.

La mort étant survenue, les parents les plus proches ferment les yeux et la bouche du défunt et se répandent en lamentations. L'achar détache ses amulettes, les remet à la famille et prie à nouveau pour demander le pardon des fautes de celui qui vient de trépasser au cas où la mort ne serait qu'apparente, et où l'âme n'aurait pas encore quitté le corps.

Dès que la mort apparaît certaine et que le corps se refroidit, les parents le prennent sur leurs genoux et procèdent au lavage du cadavre avec de l'eau parfumée consacrée par les religieux.

On fait avaler ensuite au cadavre, deux petites cuillerées de mercure, pour le conserver jusqu'au moment de l'incinération et on lui met une pièce d'or ou d'argent entre les dents. On prend ensuite des feuilles de banian ou des feuilles d'or de même forme, sur lesquelles l'achar a gravé une inscription en pâli comportant des demandes de pardon, et on les place sur la poitrine, sur les lèvres, sur les narines, sur les yeux, les oreilles et les mains, pour effacer les péchés qu'a pu commettre le défunt à l'aide de la parole, de l'odorat, de la vue, de l'ouïe, du toucher et de l'amour.

On procède ensuite à l'ondoiement du corps. Le visage est saupoudré de farine de riz mêlée de safran, ses cheveux sont enduits de lait de coco et le corps est revêtu de vêtements blancs. La tête est entourée d'un coupon de soie blanche et le corps enveloppé d'une pièce de cotonnade de même couleur.

Les religieux prennent un pan de cette étoffe entre leurs mains et communiquant ainsi d'une manière symbolique avec le mort disent les prières des trépassés. Le corps est alors prêt à mettre en bière.

La bière est d'aspect et de richesse variables. Elle est parfois faite de bois précieux ou d'un tronc de koki creusé, mais le plus souvent c'est un assemblage de cinq planches plus étroites du côté des pieds et recouverte, soit de vernis noir, soit de motifs légers, découpés dans du papier d'étain ou de couleur.

Au fond de la bière on dispose un lit de sciure de bois ou de balle de paddy recouvert de feuilles de goyavier pilées ou de feuilles de thé, le corps est ensuite déposé dans la bière par les membres de la famille, la tête posée sur un petit coussin, les jambes approchées et

liées par un cordon de coton blanc, les mains jointes sur la poitrine.

Ce cordon entoure la tête, descend vers les pieds et remonte de l'autre côté du corps pour venir aboutir sur la paroi de la bière au-dessus de la tête. On remplit les vides avec du papier chinois et du tabac haché. Le couvercle du cercueil est ensuite posé de manière à laisser pendre au dehors le bout du cordon qui entoure le corps et qui servira de lien entre la dépouille et le monde extérieur jusqu'à sa mise sur le bûcher.

Pendant toutes ces opérations, les parents et les pleureuses continuent leur lamentations, font l'éloge du défunt, énumèrent ses biens, les personnes qu'il laisse après lui et lui reprochent de les avoir quittés si tôt pour aller au Nirvana.

Ce rite ancien est celui qui fut observé lors de l'incinération du Bouddha et qui l'est encore lorsqu'il s'agit d'un dignitaire ou d'un homme du peuple. Par contre la crémation d'un roi, d'un prince ou d'une princesse, est un peu différente. La bière est remplacée par une urne funéraire dans laquelle le corps est placé assis une couronne sur la tête.

Après la mise en bière a lieu l'exposition dans une salle de la maison transformée en chapelle ardente. Les parents se font raser la tête en signe de deuil et récitent des prières devant la bière entourée de bougies de cires d'abeilles et de bâtonnets odoriférants. Les repas sont servis au défunt aux heures habituelles, comme s'il était encore en vie. Des religieux prennent à tour de rôle la veille du corps et récitent des prières à intervalles réguliers, ils sont nourris, en même temps que le défunt, par la famille qui, à cette occasion, prépare des mets délicats et recherchés.

La cérémonie de la crémation a lieu le plus souvent quelques jours après la mort, sauf pour les rois, princes et princesses qui sont incinérés plusieurs mois après leur mise dans l'urne funéraire. Le jour de l'incinération doit être un jour fâste. Il est choisi par les astrologues du Palais pour les grands personnages et par les devins de village pour les gens du peuple. Le transport du corps de la maison mortuaire au lieu de l'incinération a lieu, soit sur une civière, soit sur une voiture. Au moment du départ de la maison, l'achar prend une pierre et une marmite de terre et les jette dehors pour éviter qu'après l'incinération l'âme du défunt ne vienne tourmenter ses parents.

Le cortège est conduit par un des fils ou des petits-fils du défunt chargé d'amener le corps au bûcher qui le consumera. Vêtu de blanc, il porte une écharpe de même couleur en travers du corps et tient le cordon de coton blanc qui le relie au cadavre. Devant lui, marche un

porteur de bannière ; l'étoffe blanche qui la constitue représente le principe de vie, elle est suspendue à un bambou horizontal fixé à une hampe à laquelle sont attachées les dernières offrandes le bétel, la noix d'arec, le tabac et le riz.

Ensuite viennent l'achar et les religieux. Autrefois, le chef des religieux était dans un hamac porté par quatre hommes, aujourd'hui il est transporté le plus souvent en cyclo-pousse. Derrière la bière viennent les enfants du défunt qui jettent du paddy écrasé pour chasser les génies malfaisants qui viennent roder autour du cadavre et quelquefois des pièces de monnaie pour acquérir des mérites au défunt pour sa vie future.

Le bûcher fait de bois plus ou moins précieux et le plus souvent de troncs de bananiers sculptés, est élevé sur quatre pieux hauts de moins d'un mètre, la bière est placée dessus et orientée, de manière que le visage du mort soit tourné vers l'Est. On y ajoute du bois ou du charbon de bois, de manière à entourer complètement le cercueil, sans le recouvrir. Au-dessus du bûcher, est construit un pavillon ou mên dont l'importance et la richesse varient avec la qualité du personnage à incinérer. Chez les gens du peuple le mên est constitué par une petite toiture à plusieurs étages supportés par quatre colonnes recouvrant le bûcher. Le mên est orné de pièces de cotonnade blanche et quand il s'agit d'un grand dignitaire de tissus de soie et de brocards.

Dès l'arrivée au bûcher, le cortège en fait trois fois le tour et la bière est déposée sur le bûcher. L'achar récite des prières, tranche le cordon de coton qui sort de la bière et, après avoir fait enlever le couvercle, il y place quelques bûches et arrose une dernière fois le visage du mort avec du lait de coco. Les assistants vont déposer dans la bière des fleurs en copeaux de santal et des bâtons odoriférants. Les religieux viennent ensuite une dernière fois autour de la bière réciter des prières et le feu est mis au bûcher au moyen d'une torche soit par l'achar soit par un invité que l'on veut honorer. Les flammes trouvant un aliment favorable dans le bois, les copeaux et l'huile de bois dont ils sont le plus souvent imprégnés, se propagent très rapidement. Au bout de deux heures à peine, il ne reste plus du cadavre, que quelques os calcinés épars au milieu des charbons et des cendres.

Quand tout est consumé, l'achar fait cuire le riz sur les charbons ardents et fait apporter des jarres d'eau, préalablement consacrée, qui va servir à étendre les charbons. L'eau et le riz sont jetés sur le foyer encore en ignition pendant que l'achar tourne autour du bûcher en récitant des

prières. Aussitôt que les charbons sont éteints et les cendres refroidies, on trie les ossements avec lesquels l'achar reconstitue l'image grossière du défunt, la tête tournée vers le soleil couchant. Il jette alors au loin, les quatre corbeilles de riz cuit déjà préparées, en offrande aux quatre éléments : le feu, la terre, l'eau, l'air. Il revient alors aux cendres, reforme l'image du défunt, la tête tournée vers l'Est, puis invite les religieux à réciter leurs dernières prières.

L'incinération est terminée. La famille s'approche, recueillie les débris d'os qui n'ont pas été entièrement consumés et les rassemble sur un plateau de métal. Les ossements sont ensuite lavés avec de l'eau ordinaire, puis aspergés, successivement, d'eau consacrée, de lait de coco et d'eau parfumée. Après quoi on les enferme dans un sac de toile blanche et ils sont emportés par le fils ou le petit-fils du défunt qui les gardera chez lui jusqu'au jour où il pourra les placer dans un tombaau, sous une stèle à l'ombre du banian sacré d'un monastère, dans une urne, près d'une statue du Bouddha, ou dans une pyramide funéraire, au voisinage d'une pagode.

Les cérémonies de la crémation du corps de Sa Majesté Sisowath Monivong qui se déroulent en ce moment à Phnom-penh obéissent aux rites funéraires qui viennent d'être décrits avec toutefois un certain nombre de particularités propres à la qualité royale de l'illustre défunt.

Les bonzes qui officient et récitent des prières sont au nombre de soixante-six, correspondant à l'âge du souverain décédé. Le cortège qui part de la Salle Moha Monti où le catafalque est exposé depuis la mort de Sa Majesté, parcourt les rues de la ville au milieu d'un immense concours de population. Le char funèbre portant l'Urne Royale est accompagné de tous les dignitaires du Royaume, de musiciens de la Garde Royale, de la milice, des troupes de la garnison et d'un nombre considérable de porteurs de bannières et d'oriflammes. Nous sommes loin du modeste cortège que nous avons décrit.

Lorsque le feu aura consumé la dépouille royale, les cendres seront recueillies dans une urne en or et transportées en grande pompe à la montagne royale Phnom Préa Reachteatrop (Colline de Oudong) où elles reposeront dans un chetdey monumental près des pyramides des souverains défunts. Agni aura fait son œuvre et l'âme du souverain s'acheminera vers le Nipean (nom cambodgien du Nirvana) où l'accompagnera tous les mérites que le Vénéré Monarque se sera acquis au cours de sa vie terrestre.

ROBERT VANELL.

Le destin de Lyautey

par Bernard BREIL

Cent hommes peuvent ne pas en valoir un.
(Proverbe corse, cité par Napoléon)

LYAUTEY ignorait la vanité, sentiment étriqué et bas. Mais il était orgueilleux, appartenant à cette classe d'hommes qui, valant beaucoup, ont conscience de ce qu'ils valent. Un Lyautey, un Balzac, un Napoléon peuvent avoir de l'orgueil ; l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes n'outrepasse pas ce qu'ils sont en effet.

Jeune officier plein de feu, plein d'idées, homme d'action à la forte culture, Lyautey attendait avec impatience l'occasion de donner sa mesure. Il savait qu'il réunissait en lui les qualités qui offrent à un homme les chances d'un grand destin. En 1883 (il avait vingt-neuf ans), pendant un voyage en Italie, il vit une statue du Bronzino qui le frappa : « Elle représentait un jeune homme d'une beauté antique, appuyé d'une main sur son épée et tenant un livre de l'autre ». Ce symbole — « l'alliance sublime, disait-il, de la pensée et de l'action » — éveilla en lui mille résonances. N'était-ce pas sa propre image, l'image de sa destinée future, que le hasard mettait ainsi, soudain, sur son chemin ?

Pourtant cette destinée promise tardait à prendre forme. Après le succès profond de son article de la *Revue des Deux Mondes* sur le *Rôle social de l'Officier* — article qui devait être de conséquence, et sans qui notre armée de 1914 n'eût peut-être pas été ce qu'elle fut —, Lyautey connut des jours mornes. De garnison en garnison, de voyage en voyage, il occupait son temps, le moins sottement qu'il le pouvait ; mais il avait le sentiment de perdre sa vie. Cependant qu'il piaffait et se morfondait tour à tour, les années passaient, et la quarantaine approchait sans qu'il eût encore rien fait qui comptât, ni rien accompli qu'un autre n'eût pu faire, sans qu'il eût encore imprimé dans le monde sa marque personnelle. L'angoisse venait, et le découragement. A un ami il écrivait : « J'avais pensé que peut-être un jour, moi aussi, je pourrais devenir un de ces chefs qui inspirent confiance, auprès desquels des milliers d'hommes viennent prendre leurs ordres, un de ces chefs dont la parole et la plume ouvrent des voies nouvelles, repeuplent des contrées et bâtissent des cités. J'ai rêvé de tout cela, mais

tel n'a pas été mon sort — et cela est pour moi une amère déception ».

Tel, pourtant, allait enfin être son sort. Désigné pour servir au Tonkin, second du grand Gallieni, Lyautey entre ce jour-là, définitivement, dans la carrière qui doit faire de lui un bâtisseur de villes, un constructeur d'Empires, et l'un des dix ou douze grands hommes authentiques que chaque siècle tire de l'humanité pour la justifier.

Pourtant, au soir de son existence, Lyautey, se retournant vers son passé, soupirait. « J'ai raté ma vie », disait-il avec mélancolie. A ceux qui s'étonnaient et lui représentaient cette œuvre étonnante : le Maroc français, sa création, il répondait à peu près que le Maroc ne lui avait servi qu'à se faire la main. Cette admirable réussite qui suffit à le consacrer aux yeux de la postérité, il n'y voyait qu'un apprentissage. Il eût voulu, pour déployer toutes ses puissances, un théâtre plus vaste. Il eût voulu la France elle-même, où, lucide, il apercevait que, sur le fonds solide de la nation et de la race, le régime ne bâtissait pas en dur. Il voyait et jugeait les germes de nos malheurs. Il savait qu'il était temps encore de les détruire avant que les ravages ne fussent trop graves. Il sentait qu'il aurait eu la force de le faire. L'occasion ne lui en ayant pas été donnée, il avait le sentiment de n'avoir pas rempli son destin.

★★

Qu'un Lyautey dût attendre la quarantaine pour que le hasard d'une affectation coloniale le mît en selle, qu'après avoir créé le Maroc français on obligeât ce héros de l'action à ronger son frein dans une retraite inféconde, cette histoire est d'un grave enseignement. Un tel traitement condamne un régime.

« La République n'a pas besoin de grands hommes », dit un mot célèbre. La « Troisième » a montré par sa fin où conduisait sa doctrine.

Essayons de juger en historiens, non en partisans. Aussi bien faudrait-il être gaulliste pour voir de la politique et du parti-pris dans la condamnation d'un régime qui nous a menés au mois de juin 1940.

La Troisième République, symbolisée par le parti radical, a vécu dans la terreur des personnalités fortes. L'énergie, le caractère, l'esprit réalisateur lui ont toujours été suspects : elle y voyait l'esprit et les prodromes de la dictature, — et la crainte de la dictature, crainte malade passée à l'état d'idée fixe, est une des clefs de son histoire.

On conçoit que le régime se soit défendu, et qu'il ait pris ses précautions ; c'est la première fonction de tout régime. On conçoit qu'en une période de prospérité, de calme intérieur, d'entente entre les nations, ce régime ait voulu donner à chaque citoyen le plus de liberté possible, — encore que ces apparences d'une liberté exaltée en tant de discours sonores couvrirent en réalité d'étranges asservissements. On peut même concevoir que toutes ces précautions n'aient pas toujours été superflues ; la tentative du Général Boulanger, par exemple, si elle avait réussi, eût pu être désastreuse pour la France ; car cet aventurier n'était pas un chef.

Mais que cette politique conduisît à écarter des conseils de l'Etat des hommes comme Thiers, Clemenceau, Foch, et notre Lyautey, pour la seule raison que leur efficacité menaçait le principe démocratique, cela, non, on ne peut pas le concevoir. Sans même aborder les questions de fait — telle sottise qu'ils eussent évitée, telle erreur qu'ils eussent redressée, tels abus qu'ils eussent supprimés, telle gabegie qu'ils eussent éclaircie, telle écurie d'Augias où, nouveaux Hercules, ils auraient su faire passer un nouvel Alphée —, sans même entrer dans ce détail, il est inadmissible qu'un régime se prive lui-même, délibérément, des services de ce que la nation produit de meilleur.

Après 1918, en particulier, aucun coup d'Etat n'était à redouter ; il y avait une grande tâche à accomplir, au dedans comme au dehors, de construction et de reconstruction, les clans politiques pouvaient sans crainte détendre un peu leur doctrine, et rendre la main aux grands hommes qui s'offraient ; ils se sont cramponnés à un passé dépassé ; leur esprit sclérosé n'a pas été capable de s'adapter au présent ; on a continué à vivre d'idées qui puaient le rance et le renfermé ; et tout cela a fort mal fini.

Il faut avoir le courage de regarder ces vérités bien en face. Elles sont amères. Mais elles seules peuvent donner toute leur valeur aux paroles du Maréchal :

— « Nous ferons une France organisée, où la discipline des subordonnés réponde à l'autorité des chefs dans la justice pour tous. Dans tous les ordres, nous nous attacherons à créer des

élites, à leur conférer le commandement, sans autre considération que celle de leurs capacités et de leurs mérites ».

— « Seuls le travail et le talent deviendront le fondement de la hiérarchie française... Ainsi renaîtront les élites véritables que le régime passé a mis des années à détruire et qui constitueront les cadres nécessaires au développement du bien-être et de la dignité de tous. »

— « Le temps des élites est venu. »

★★

Du moins le destin de Lyautey illustre-t-il aussi une autre vérité, qui, celle-là, nous est précieuse : la bonne sève de la race n'est pas tarie. Un peuple qui, dans une seule génération, et pour ne citer que trois noms, donne à son armée un Lyautey, un Foch et un Pétain, est un peuple qui n'a pas dit son dernier mot.

Nous avons des savants. Nous avons des penseurs, des artistes, des poètes. Nous avons de grands industriels et de grands administrateurs. L'espèce des « grands commis », comme on disait autrefois, n'a pas disparu. Nous avons et nous aurons ce qu'il faut pour faire les grandes nations. Seule une inepte et basse politique a pu, dans l'ordre de l'Etat, empêcher les talents de se produire au grand jour, ou de donner tout leur éclat. Il en est qu'elle a découragés, d'autres qu'elle a rabaisés, d'autres qui se sont résignés à vivre sous son esclavage ; il en est qui, moins heureux que Lyautey (tout de même, et quoi qu'il pensât à la fin de sa vie, il ne s'est pas présenté les mains vides au grand Jugement...), sont morts sans avoir pu libérer la force qu'ils sentaient en eux. Du moins, nous en avons la preuve, la France sait-elle encore faire des fils dignes d'elle.

Norte Indochine peut s'enorgueillir d'avoir révélé un Lyautey à lui-même ; c'est elle qui lui a permis de sauter les barrières que le régime opposait à son destin. C'est au Tonkin qu'il est entré dans l'action, au Tonkin que, pour la première fois, sa pensée et son rêve se sont vus aux prises avec la réalité, au Tonkin qu'il a vraiment commencé à être Lyautey. Il est un peu à nous, et il nous a institués, nous aussi, gardiens de sa haute mémoire, par les larmes qu'il a versées le jour où il lui fallut quitter les rivages indochinois pour aller rejoindre Gallieni à Madagascar, fidèle à son serment de le suivre au premier signe, partout et toujours.

BERNARD BREIL.

Comment déterminer une tortue d'Indochine

NOTES HERPÉTOLOGIQUES SUR L'INDOCHINE FRANÇAISE

par M. René BOURRET

Docteur ès Sciences Naturelles,
Professeur à l'Université Indochinoise

M. René Bourret vient de condenser les observations qu'il a recueillies au cours de l'année 1940 sur la façon pratique de déterminer le nom d'une Tortue d'Indochine, ainsi que ses notes sur les reptiles et batraciens reçus au laboratoire des Sciences naturelles de l'Université pendant la même période. Ce ne sont pas des ouvrages de vulgarisation, encore qu'ils soient présentés avec élégance et clarté sous la forme de deux remarquables publications de l'Instruction publique en Indochine. L'auteur nous excuse sans doute de présenter son œuvre avec quelque aridité et indigence, la matière soumise à notre analyse n'étant pas de celles qui soient familières au plus grand nombre.

M. René Bourret nous définit dans une courte préface la raison de la première publication : elle a pour but « de fournir à toute personne pouvant s'intéresser aux Tortues le moyen de trouver facilement le nom d'une Tortue d'Indochine ».

L'ouvrage se divise en deux parties distinctes. La première fournit des notions, à notre sens, très complètes sur la Morphologie des Tortues. S'arrêtant d'abord à l'aspect extérieur il est passé minutieusement en revue la carapace — qui est la caractéristique de la tortue —, le plastron, les membres, la tête, le cou et la queue. Le squelette et l'exosquelette sont également étudiés avec le même souci de clarté et d'objectivité : la colonne vertébrale, le crâne, la carapace et le plastron. Si les caractères extérieurs sont suffisants pour permettre d'identifier une Tortue d'Indochine, par contre la connaissance des caractères du squelette et du crâne sont nécessaires pour la classification et la détermination tout à fait sûre d'espèces nouvelles.

La seconde partie de la publication contient cinq tables dichotomiques de détermination. Les deux premières tables permettent d'identifier une tortue, de lui attribuer un nom par le seul examen à la portée de tous, des caractères extérieurs. Elles n'ont toutefois de valeur que si l'examen porte sur un animal entier ou vivant. Les troisième et quatrième tables ne procurent le nom de l'espèce choisie qu'après recherche des traits particuliers des carapaces, des plastrons, de la tête et du cou, du squelette en un mot. « Comme toutes les tables de ce genre, écrit M. René Bourret, celles-ci peuvent fournir un nom erroné pour une espèce non encore décrite ou pour des individus aberrants ; ce cas est rare, mais il sera toujours utile de vérifier le nom trouvé avec la description complète de l'espèce donnée dans les ouvrages descriptifs ». Enfin la cinquième table « dont l'emploi intéressera moins le public » prévient l'auteur, permet de trouver le nom d'une Tortue seulement d'après son crâne.

L'ouvrage est illustré de nombreux dessins exécutés d'après les types d'Indochine.

★★

Non moins remarquablement illustrée se présente la seconde publication où se trouvent recueillies les notes de M. Bourret sur les Reptiles et Batraciens reçus au Laboratoire des Sciences Naturelles à l'Université au

cours de l'année 1940. « Par suite des circonstances actuelles — écrit l'auteur — les accroissements des collections du Laboratoire ont été particulièrement faibles cette année, d'autant plus que je n'ai pu moi-même employer les vacances scolaires à de nouvelles récoltes, ainsi que je l'ai fait chaque année ; le Laboratoire n'a reçu en 1940 que 67 échantillons appartenant à 43 espèces, dont une tortue fossile représentée seulement par un crâne donné par M. Fromaget ».

Deux spécimens nouveaux parmi les Chéloniens ont retenu davantage l'attention du savant chercheur. Il s'agit du *Testudo hypselonota* et *Geoclemys palaeannamitica*, ce dernier identifié par son seul crâne recueilli dans la grotte de Dong-giao dans un gisement paraissant remonter au néolithique inférieur. Du premier nous relevons la description suivante : « Le directeur du Jardin Botanique de Saigon m'a donné un très joli spécimen d'une espèce du groupe de *Testudo elegans* qui diffère nettement de toutes les espèces connues de ce groupe en Asie ; malheureusement l'origine exacte de cette Tortue, provenant d'un Chinois de Cholon qui l'avait lui-même achetée au marché de cette ville, n'est pas connue, et il n'est pas certain qu'elle ait été trouvée en Cochinchine.

« Cette tortue est intermédiaire entre *T. platynota* Gray et *T. elegans* Schoepff, et diffère des deux par la présence d'une nuchale.

« Elle diffère de *T. elegans* par l'absence de bosses aux vertébrales et costales, l'absence de tubercules en éperon au talon et à l'arrivée des cuisses, le plus petit nombre des rayons jaunes des boucliers de la carapace, et par la présence d'une frontale et de deux préfrontales assez nettes ; elle diffère de *T. platynota* par le dessin du plastron ; elle diffère enfin des deux par la présence d'une nuchale, l'absence d'une écaille en éperon au bout de la queue, et la teinte du dessus de la tête, noire chez *T. hypselonota* tandis qu'elle est claire chez les deux autres.

« Cette tortue est particulièrement bombée, et les flancs inclinés en dedans ; la grande supracaudale unique est bombée ; les mandibules sont faiblement dentelées et la mâchoire supérieure est bidentée. Elle ressemble beaucoup à *Testudo radiata* Shaw de Madagascar, mais est beaucoup plus allongée. »

De fort belles planches dont une en couleur représentant un *calotes mystaceus* (gecko) due au talent de M. Nguyễn-van-Xuân illustrent cette belle publication.

★★

Telles sont très imparfaitement exposées et résumées les matières que nous devons à la science savante et érudite de M. Bourret et qu'il a su condenser à l'usage des connaisseurs comme du profane avec un tel souci de la présentation et de la précision dans les deux publications dont nous venons de dire certains détails.

J. D.

LES CONSEILLERS FÉDÉRAUX (Annam)

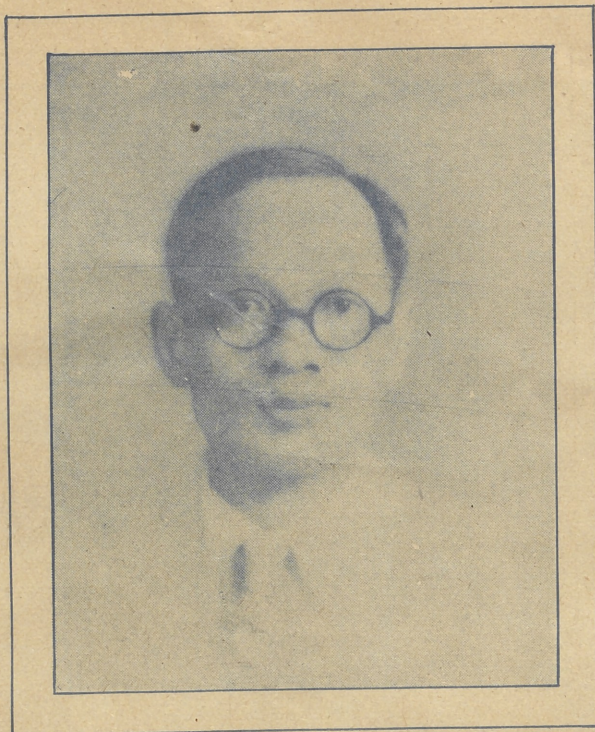


Dr THAN-TRONG-PHUOC

M. Thân-trong-Phuoc est né en 1903 à An-lô dans la province de Thua-thiên. Il fit de très bonnes études au Lycée Khai-Dinh et entra à l'Ecole de Médecine de Hanoi en 1921.

Sorti de l'Université en 1925, il exerça les fonctions de médecin indochinois de 1925 à 1930 ; au cours de cette période il servit à Vinh et à Banméthuot. A cette date, il fut mis en disponibilité sur sa demande pour exercer la médecine à Hué.

LES CONSEILLERS FÉDÉRAUX (Annam)



M. TON-THAT VIÈN-DE

Né en 1902 à Thân-phu, province de Thua-thiên, M. Vièn-Dê fit de solides études à l'Université de Hanoi et à l'Ecole des Hautes Etudes de Hué.

Instituteur de 1923 à 1927, il démissionne pour s'adonner aux affaires. Il y réussit brillamment et acquiert une compétence qui l'amènera successivement à la Conférence Impériale en 1934-1935, au Conseil Suprême de la Colonisation, au Grand Conseil des Intérêts Economiques et Financiers, à la Chambre des Représentants du Peuple de l'Annam et dans de nombreux Comités où sa réelle expérience des services fut sanctionnée par de nombreuses décorations telles que le Dragon d'Annam, le Ngân-Tiên, le Kim-Khanh, l'Ordre Impérial du Mérite agricole et l'Ordre de Mérite.

Notons de plus une contribution intéressante à l'étude de l'économie sociale le « Xa-hôi Kinh-tê », portant sur les œuvres ouvrières dans les usines du Creusot.

LES CONSEILLERS FÉDÉRAUX (Annam)



S. E UNG-UY

S. E. Ung-Uy, petit-fils du Prince Tuy-Ly-Vuong, est né en 1889. Secrétaire des résidences puis Tu-Vu au Ministère de l'Intérieur, il est nommé en 1916, Tri-huyên de Nông-công dans la province de Thanh-hoa. De 1921 à 1927, il est successivement Tri-phu de Tuy-hoa, dans la province de Phu-yên, de Tam ky (Quang-nam), de Hoang-hoa (Thanh-hoa).

Désormais sa carrière déjà rapide s'accélère. En 1930, il est An-sat de Quang-nam, deux ans après, Bô-chanh de Binh-dinh et de Nghê-an. Phu-doan de Thua-thiên en 1933, il est Tông-dôc d'An-Tinh en 1935. Enfin il est nommé Tông-dôc de Thanh-hoa en 1938. En novembre 1940, il accompagne la délégation économique française à Tokyo.

Au cours de sa longue et brillante carrière, S. E. Ung-Uy a fait l'objet de nombreuses décorations et récompenses parmi lesquelles on peut noter celles de :

- Chevalier de la Légion d'honneur ;
- Commandeur du Dragon d'Annam ;
- Officier d'Académie ;
- Officier du Mérite agricole ;
- Kim-Khanh de 1^{re} classe.

LES CONSEILLERS FÉDÉRAUX (Annam)



M. UNG-DU

Petit-fils du Prince régent Tuy-Ly-Vuong, M. Ung-Du est né à Hué le 12 septembre 1882. Après des études brillantes à l'Ecole du Quôc-Hoc, il est lauréat du Concours des Mandarins. Il est envoyé en mission d'études en France et y est nommé Officier d'Académie. A son retour en 1907, il est nommé Secrétaire Général de l'Enseignement Mutuel de l'Annam ; par la suite il s'adonne aux affaires et devient riziculteur.

M. Ung-Du a été nommé Chevalier du Dragon d'Annam en 1927 et Chevalier de l'Ordre impérial du Mérite agricole en 1938.

LES CONSEILLERS FÉDÉRAUX (Annam)



S. E. NGUYEN-HY

Issu d'une famille de grands mandarins de l'Annam, S. E. Nguyên Hy est né le 30 octobre 1892 à Thach-tru dans la province de Quang-ngai.

Il avait à peine huit ans, quand il fit son premier voyage en France. Il y revint par la suite et fit à La Fère, à Lille et à Douai de solides études techniques sanctionnées par le Diplôme d'Ingénieur de l'Ecole Nationale d'Industries agricoles.

A la mort de son père, S. E. Nguyên-Thân, Duc de Diên-Lộc, il entre dans le mandarinat et occupe successivement les postes suivants :

- 1915 Bang-ta au Conseil de Régence ;
- 1917 Tri-phu de Hoai-nhon ;
- 1920 Tam-phai au Ministère de l'Intérieur ;
- 1923 Tuân-dao de Ninh-thuân ;
- 1925 An-sat de Phu-yên ;
- 1930 Thi-lang au Ministère de l'Intérieur ;
- 1931 Tuân-vu de Quang-binh.

En 1932, il accompagne Sa Majesté l'Empereur d'Annam en France.

De 1932 à 1941, il occupe successivement les fonctions de Phu-doan de Thua-thiên, Tông-dôc de Binh-dinh, Tông-dôc de Thanh-hoa et Président du Tribunal à Hué.



S. A. R. le Prince TIAO SAVANG VATHANA

Nous relevons dans la dernière promotion de la Légion d'honneur l'élévation au grade d'officier, de S. A. R. le Prince Tiao Savang Vathana, fils aîné de Sa Majesté Sisavang Vong, Roi de Luang-prabang.

S. A. R. le Prince Tiao Savang Vathana qui accompagna récemment Sa Majesté Sisavang Vong au cours de son voyage à Hanoi est Secrétaire général du Royaume de Luang-prabang depuis 1933. Il a fait ses études secondaires et supérieures en France et a obtenu le diplôme de Licencié en Droit de l'Université de Paris. S. A. R. était Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1937.



SUIVANT notre croyance annamite, l'homme a deux groupes d'âmes : trois *hôn* et sept *phach* ou *via*. La femme a deux *phach* de plus que l'homme. Ces âmes résident dans le corps. L'individu semble les recevoir le jour de sa naissance ou celui de sa conception. On raconte, par exemple, que telle femme est devenue enceinte parce qu'elle a touché du pied une pierre qui renfermait l'âme d'un prodige en fuite, ou parce qu'elle s'est baignée dans une eau où se réfugiait cette dernière. L'arrivée de l'âme au moment de la naissance est annoncée pour les grands hommes par un souffle parfumé ou par une lumière éclatante.

Cependant, on ne fait pas une distinction très claire de ces deux sortes d'âmes. Il semble toutefois que les *hôn* désignent les âmes spirituelles, et les *via*, les âmes matérielles. Le *hôn* est plus sacré que le *via* ; aussi quand quelqu'un est en vie, par respect, on évite de parler de son *hôn*. Les *via* peuvent faire du mal. Ils ont diverses qualités suivant les personnes qui les possèdent : il y a des hommes qui ont des *via* bons et favorables ; d'autres ont des *via* mauvais et méchants. Les âmes bonnes portent bonheur ; les gens recherchent leur rencontre. Les mauvaises ont une influence néfaste : dans toutes les affaires on s'efforce de les éviter.

La mort est provoquée par le départ des âmes. Ces dernières quittent le corps au moment où l'homme rend le dernier souffle. Elles sont em-

menées par les envoyées des dieux et continuent désormais leur vie indépendamment du corps matériel.

Les âmes, après la mort, ont, comme les vivants, des désirs, des besoins. Afin d'éclairer leurs pas au sortir du corps, on allume des bougies ; on leur donne de l'argent pour payer les passages dans le monde des ténèbres ; on leur offre des aliments et des boissons pour apaiser leur faim et leur soif. On brûle pour elles des objets votifs qui reproduisent exactement tout ce dont elles ont besoin : meubles, chevaux, domestiques, etc... ; les riches font même confectionner des services complets pour les fumeurs d'opium, des pousse-pousse, des bicyclettes, des automobiles et parfois des avions. C'est bien un devoir sacré pour un fils pieux que de subvenir à tous les besoins de l'ancêtre disparu.

Mais il existe dans le monde occulte des âmes délaissées qui sont égarées, ou sans parents ni amis. Ce sont celles des malheureux qui sont morts accidentellement ou de misère, sur les chemins, dont le corps n'a pas reçu de sépulture et dont personne ne s'occupe, et qui errent à la suite des nuages noirs, des filets poussiéreux des crachins, ou se reposent sur les branches des arbres. Ce sont encore des âmes de ceux qui sont morts noyés dans les fleuves, dans la mer, et qui hantent les endroits où ils ont péri et attendent d'être remplacées par d'autres. Ainsi, des sampaniers assurent qu'ils ont enten-

du, la veille du terrible accident qui s'est produit il y a quelques mois au bac de Tân-dê à Thai-binh, des âmes s'entretenaient pour se préparer à quitter le lieu, parce qu'elles savaient qu'elles seraient bientôt remplacées. A toutes ces âmes malheureuses on offre pour les apaiser, de temps à autre, surtout au 1^{er} et au 15^e jour de chaque mois, de l'encens et des feuillets d'or et d'argent.

★★

Mais la mort est loin d'être un terme définitif : elle n'est que la fin d'une simple période

de ce long et interminable enchaînement des transmigrations de la Loi bouddhique. Notre présence en ce monde n'est qu'une étape de cette rotation perpétuelle de naissance, de vie avec son cortège de misère et de bonheur, de vieillesse, de mort et de retour à la vie terrestre après un séjour plus ou moins long dans les profondeurs des ténèbres.

En effet, six degrés de l'existence sont offerts à chaque être : esprits célestes, hommes, démons, animaux, monstres de la faim, damnés. Les âmes, après la mort, renaissent dans une condition supérieure ou inférieure à la précé-



Le Pavillon de la Transmigration

dente, suivant l'importance de leurs mérites ou de leurs torts. Les âmes peuvent être réincarnées au départ du *Pavillon de la Transmigration* sous forme d'animaux à quatre pattes, d'oiseaux, de reptiles, d'animaux aquatiques, d'hommes de rangs plus ou moins élevés, de hauts fonctionnaires aux familles nombreuses et riches, de veuves ou d'orphelins, etc... Chaque



*Une Cour de Justice
aux Enfers*

*On récompense les hommes de
bien et ceux qui ont recueilli
et incinéré les vieux écrits.*

degré comporte en lui-même un nombre incalculable de catégories d'êtres. Mais la condition la plus terrible est celle des monstres de la faim. Ce sont des êtres informes aux cheveux longs et raides, à la peau jaune-bleu, souillée de cras-

ses. Ils ont un gros ventre, qu'ils ne peuvent jamais remplir parce que leur bouche et leur gorge sont étroites comme le trou d'une aiguille ; aussi sont-ils toujours en proie aux tourments de la faim. Cet état est d'un degré plus élevé que celui des damnés de l'Enfer, dans lequel les grands criminels seuls renaissent.

Mais avant de se réincarner, les âmes des morts doivent être jugées par les dix *Souverains des Ténèbres*. Suivant leurs fautes, elles sont jetées dans l'un ou plusieurs des innombrables enfers du monde des profondeurs où sont les dix régions infernales des croyances sino-annamites.

Dès leur arrivée devant le Premier Juge, les âmes des justes sont renvoyées, selon leur degré de pureté, en transmigration dans une condition supérieure : par exemple, les hommes vertueux et ceux qui ont recueilli et incinéré les vieux écrits abandonnés renaissent dans une vie marquée par la richesse, l'honneur, la prospérité, la longévité. Les âmes des pécheurs sont amenées sur la *Terrasse du Miroir du Passé* où elles se trouvent, en face d'un énorme disque métallique dans lequel elles voient se refléter avec une terrible objectivité, les actes les plus secrets de leur vie. Les hommes et les bêtes qui ont souffert de leur cruauté apparaissent



*La Terrasse
du Miroir du Passé*

pour les accuser ; aucune dénégation n'est possible, c'est leur conscience même qui se matérialise et devient visible pour tous. Puis après avoir subi un jugement sommaire, elles sont dirigées dans les différents enfers.

Là, elles seront examinées en détail et expieront les fautes qui n'ont pas été rachetées par de bonnes actions. Ainsi, par exemple, dans la 2^e Région Infernale, aux enfers de la famine, des excréments, des lames d'épée, de la glace, etc..., on punit ceux qui ont dérobé des enfants pour les vendre ; qui ont écrit des lettres anonymes diffamatoires ; les entremetteuses qui, ayant trompé leurs clients sur l'âge des fiancés, sur les défauts du garçon ou de la fille, les ont



*Supplices du char de feu,
des nuages noirs
et de la glace -*



condamnés ainsi à vivre dans la misère morale pendant toute leur vie. Les mandarins prévaricateurs y sont promenés dans un char de feu. On fait geler dans l'enfer froid ceux qui ont

reçu et gardé l'argent qu'on leur avait remis par erreur. Dans la 3^e Région Infernale, on coupe les lèvres, on crève les yeux, on broie le cœur et le foie aux fonctionnaires et aux



*Supplices du tigre
et des flèches -*

domestiques ingrats et traîtres. Les héritiers qui n'ont songé qu'à jouir de la succession et qui ont négligé le culte des ancêtres, les créanciers qui ont nié le remboursement de la dette, les individus qui ont suscité des querelles entre époux, etc..., y sont dévorés par les tigres, percés à coups de flèches, éventrés, promenés enchaînés à une colonne de bronze incandescent. Dans la 4^e Région Infernale, les faux-monnayeurs et les usuriers sont exposés, la canque au cou, à un soleil ardent ; ceux qui ont amidonné trop fortement les étoffes afin de les faire paraître plus fortes et plus lourdes, y sont broyés dans un pilon à riz, etc..., etc...

★ ★

Ces scènes horribles qui sont figurées à l'entrée des grandes pagodes ou répandues dans la masse par des images populaires, inspirent beaucoup de crainte aux vivants. Si chacun s'efforce plus ou moins d'éviter les fautes humaines bien définies par les tribunaux célestes, tous, savants, lettrés comme vulgaires paysans, cherchent à faire épargner à leurs parents, les supplices des

Enfers, par des prières récitées dans les pagodes, des dons aux monastères, l'aumône en général. Tous souhaitent pour leurs proches une rapide transmigration ou un séjour agréable dans l'autre monde. Ils s'adressent pour cela unanimement aux Bouddhas et principalement à la populaire Quan-âm, l'Avalokiteçvara, le Bodhisattva « aux mille mains et mille yeux » qui, dans sa visite aux Enfers, a réussi par sa profonde miséricorde, à obtenir en faveur des damnés une amnistie générale.



*Quan-âm, Bodhisattva
aux mille mains et mille yeux
de Buit-tháp (Bắc-ninh)*

Mais on croit aussi que, par la piété filiale, on arrive à attirer la clémence de ces dieux juges de tous les actes humains. Tel est l'exemple de Muc-liên qui a su arracher sa mère aux supplices infernaux. La tradition sino-annamite

fait de cette figure le symbole de la piété filiale. Muc-liên, disciple de Bouddha, raconte-t-elle, rempli de pitié pour sa mère qu'il savait errante dans l'Enfer, y descendit un jour pour essayer de la délivrer. Lorsqu'il vit que sa mère se trouvait au milieu des fantômes affamés, il remplit de suite un bol de riz qu'il lui présenta. Mais avant que celle-ci eût pu porter le bol à sa bouche, le riz se changea en charbon, de sorte qu'elle ne put le manger. Muc-liên poussa des cris aigus et courut en informer Bouddha. Celui-ci lui dit : « Le châtement de ta mère est grand. Seul, tu ne pourras rien pour elle ; mais l'effort conjugué de tous les prêtres de l'univers est nécessaire pour la sauver. Le 15^e jour du 7^e mois, à l'intention de tous ceux qui se trouvent dans la souffrance et la douleur, il te faut préparer toutes sortes de mets délicieux et de fruits pour subvenir ainsi à l'entretien des grands prêtres des dix régions ». Et Bouddha ordonna aux prêtres de se réunir en assemblée pour dire des prières en faveur de son disciple. Et alors la mère de Muc-liên put entièrement se soustraire aux misères qu'endurent les fantômes faméliques.

Certes, suivant l'enseignement bouddhique, la délivrance des âmes peut être, sinon obtenue, du moins sollicitée à toutes les époques de l'année, par de longues prières dites à la pagode pendant les cinquante jours qui suivent immédiatement la mort. Mais c'est au 15^e jour du 7^e mois, qu'à l'exemple de Muc-liên, on sollicite avec beaucoup plus de chances de succès, grâce à la réunion de tous les prêtres, en faveur des damnés, une large amnistie.

★★

C'est une fête des Morts, une grande fête populaire bouddhique, qui a lieu ce jour. Dès que le soleil est couché, les portes de l'Enfer s'ouvrent toutes grandes et les âmes des damnés se précipitent sur les chemins, nus et affamés. Si l'on veut subvenir à leurs besoins les plus urgents, on doit garnir leurs autels ce jour-là, des plats de nourriture. On brûle en leur faveur des effets en papier, des barres d'or et d'argent.

En outre, pour s'attirer la miséricorde des dieux, on offre ce même soir, après la cérémonie aux ancêtres, un repas à toutes les âmes délaissées. Aussi voit-on dans les rues, à la tombée de la nuit, chacun dresser devant sa maison, des tables chargées de bols de riz, de soupe, de gâteaux, de fruits, d'habits découpés dans du papier multicolore, de grandes quantités d'argent votif. On allume des bâtonnets d'encens, et tous les habitants de la maison se prosternent devant cet autel. On invite parfois

un maître de cérémonies pour dire des prières en faveur de la foule des âmes errantes. Et quand les bâtonnets d'encens sont près d'être consumés, on s'avance jusque sur la bordure de la chaussée avec un bol de bouillie de riz, dont on asperge les airs. On offre ainsi aux esprits malheureux la bouillie de charité. On brûle après les objets votifs, dont les cendres seront jetées dans le cours d'eau le plus proche qui doit les drainer vers les *Neuf sources jaunes* du Monde des Morts. Puis on distribue le reste des offrandes aux mendiants qui ne manquent pas ce jour-là d'attendre dans les rues.

Le 15^e jour du 7^e mois devient aujourd'hui la grande journée de charité : les riches font des largesses aux pauvres et aux mendiants ; les sociétés de bienfaisance font des quêtes pour distribuer des aumônes dans les asiles et les hôpitaux.

Dans les grandes pagodes on organise des cérémonies avec le produit des souscriptions des dévots. On dresse ce jour-là un énorme échafaudage en bois ou en bambou qui s'étend de l'autel des Bouddhas jusqu'au milieu de la cour d'honneur. Vers la fin de l'après-midi, on accumule sur cette espèce de grande table, toutes sortes de sucreries, de gâteaux, de fruits apportés par les fidèles ou achetés par la pagode. On y jette pêle-mêle de grandes quantités d'objets votifs, argent, vêtements, chapeaux, souliers, etc...

Dès la tombée de la nuit, la pagode est déjà remplie d'une immense foule qui attend la délivrance des âmes de leurs proches. On brûle force encens, et on allume tous les cierges. Le premier bonze de la pagode, accompagné de tous les prêtres du monastère, auxquels sont venus parfois se joindre ceux des petites pagodes d'alentour, se présente devant cet échafaudage. Il fait des prières et récite des formules magiques pour multiplier à l'infini les offrandes présentées.

Ensuite, d'un pas lent, le chef des bonzes monte sur l'échafaudage. Il s'y tient assis, tout en haut, les jambes croisées. Il est censé représenter Bouddha pour procéder à l'ouverture des Enfers. Il récite, accompagné par tous les autres bonzes et tous les fidèles, des prières qui doivent activer la mise en liberté des âmes. Il implore la miséricorde de tous les Bouddhas de l'Univers pour obtenir une amnistie générale, et pour faire hâter la rotation de la Roue de la Loi afin d'aider les âmes à traverser rapidement tous les degrés de l'existence.

Cela dure très tard dans la nuit. A la fin, après avoir libéré les âmes des damnés, le chef des bonzes leur offre le *repas de charité* et dicte aux fidèles les enseignements du Bouddha pour

les exhorter à faire du bien afin de se préparer à entrer au Nirvana.

Ce jour-là, des plus grands aux plus pauvres, chacun souhaite pour ses morts, parents et proches, l'accès de ce Nirvana qui est conçu par le peuple comme le paradis céleste. Car, suivant la conscience populaire, ce paradis est le pays du bonheur idéal. « On y trouve en quantité de l'or, de l'argent, des pierres précieuses. Des eaux de cristal y coulent sur des sables d'or, couvertes de magnifiques fleurs de lotus et longeant des promenades ravissantes. On y entend constamment une musique délicieuse. Trois fois par jour, il y tombe une pluie de fleurs. On y voit des oiseaux superbes, faisans, aras, et autres, qui toutes les quatre heures chantent en chœur les beautés de la religion et rappellent à leurs auditeurs Bouddha. Dharma, Sangha. Les arbres et sonnettes, en ce paradis, produisent le même effet quand le vent les agite. Des balustrades, des filets de soie, sept sources qui possèdent les dix qualités de l'eau parfaite, c'est-à-dire qu'elles sont paisibles, pures, fraîches, douces, agréables, légères, suaves, calmantes, apaisant la faim et la soif, nourrissant toutes les racines, des pavillons à deux étages construits en bijoux multicolores, telles sont quelques-unes des merveilles qui attendent ceux qui y renaissent après leur mort. Il n'y entre ni péché, ni rien de mauvais. Il n'y a qu'un sexe, le sexe masculin, car les femmes qui ont mérité d'y renaître par leur dévotion à Amitâbha sont immédiatement changées en hommes ».

Telle est, en quelques lignes, cette grande *Fête populaire annamite des Morts*. Elle est, comme on peut voir, d'une grande portée morale. Elle tend à exhorter les hommes à bien se conduire dans leur courte vie terrestre, et à consoler toutes les âmes dans leur âpre lutte pour la vie. Les uns et les autres, dans ce pays où la nature est si peu clément, surtout en ces dures périodes d'été, doivent considérer toutes les misères de ce monde à l'échelle de ces longues et interminables transmigrations, qui ont pour but de permettre aux âmes de perfectionner, d'affiner leur essence par la pratique des vertus de charité et de renoncement. Ce n'est pas le résultat immédiat qui importe ; ce qu'on doit viser dans tous les actes de sa vie, c'est l'état final de perfection qui ne peut être acquis que par un long et patient effort, aussi bien physique que moral et intellectuel.

NGUYÊN-VAN-HUYÊN.

Les illustrations de cet article sont exécutées par M. Nguyễn-tiên-Loi d'après des images populaires

LE CRIME DE FATOU

par Louis MALLERET



YANT secoué sa pipe sur le bord d'un vieux bol en terre cuite qui lui servait de cendrier et soigneusement tiré ses persiennes, M. Lacourderie se disposait à gagner sa chambre. Il avait travaillé toute la journée à son grand ouvrage sur *l'Histoire de la pensée philosophique dans la Chine des Song* et considéra un instant les pages où courait une fine écriture qui s'épalaient sur sa table de travail. Sans égards pour les fiches et les notes de l'érudit, sa chatte, blanche créature au poil taché de noir, s'était couchée sur les papiers amoncelés et s'étirait dans une attitude de paresseuse volupté.

— Fatou ! lui dit avec reproche M. Lacourderie, je m'étais toujours douté qu'à fréquenter assidûment les gouttières, comme vous le fîtes encore la nuit passée, vous finiriez par acquérir la plus fâcheuse éducation. Quittez ce meuble, impertinente, et allez dormir où vous voudrez !

Il tira doucement l'une des pages du manuscrit et Fatou abandonnant avec regret les feuillets où s'inscrivait le vingt-quatrième chapitre de *l'Histoire de la pensée philosophique dans la Chine des Song*, s'en fut le dos rond et la queue verticale, chercher asile dans le salon.

L'obscurité se répandit dans le rez-de-chaussée. Un instant les pas pesants du maître firent gémir l'escalier de bois. On était dans les derniers jours de la saison sèche. Dehors, les souffles chauds de la mousson agitaient par intermittences la triste feuillade des manguiers. Le cri strident des grillons vibrail dans le gazon du jardin inondé de la clarté de la lune. Au loin, quelques chiens aboyaient.

Rana, la grenouille qui habitait derrière le portrait de M. Lacourderie avança lentement une patte et posa ses doigts adhésifs sur la baguette de bois verni. Elle avait accoutumé de gagner la calme villa du sinologue dès les dernières pluies. Le jour, elle vivait dans la jarre en porcelaine bleue, posée sur un guéridon du vestibule, où les mains adroites de M^{me} Lacourderie aimaient à disposer des fleurs. A la tombée de la nuit, elle abandonnait cette humide retraite pour gagner le bord des tableaux qui omaient les murs. Elle y trouvait une ample provende d'insectes et pouvait considérer dans une immobilité sans fin le crâne chenu de M. Lacourderie penché sur ses in-quartos.

Elle avait conçu ce soir-là le projet d'un périple qui devait la conduire vers le dos du divan où elle pensait trouver copieuse chère. Elle avala un moustique, ramena sous son ventre ses immenses pattes et s'élança sur le bras d'un fauteuil. C'est alors que le drame se produisit. Il n'y eut pas un cri. Fatou qui n'avait jamais goûté les bonds insolites de Rana, venait dans une détente subite de lui briser les reins.

A vrai dire, la chatte n'avait point prémédité son crime. Elle savait que M. Lacourderie avait pour sa grenouille familière une secrète affection. Un soir, celle-ci s'était posée sur le dos d'un ouvrage rarissime et il ne l'avait point chassée. Mais elle avait toujours éprouvé quelque jalousie pour cet animal étrange dont la présence lui paraissait saugrenue dans le cabinet de travail d'un personnage aussi considérable que M. Lacourderie. Une fois, que son maître avait fait courir une caresse délicate sur son poil fin, elle l'avait entendu murmurer de sa belle voix grave :

Les amoureux fervents et les savants austères
Aiment également en leur mûre saison
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,
Qui, comme eux, sont frileux et comme eux, sédentaires.

Bien que dans sa menue cervelle, elle n'ait pas entièrement saisi le sens de ces paroles, elle avait trouvé très émouvant cet hommage adressé par un sinologue à la race féline et gardait à son maître dont la mémoire immense contenait tant de savoir, une tendre reconnaissance pour l'estime qu'il témoignait ainsi à la société des chats. Mais elle avait eu beau essayer de vaincre son aversion, jamais elle n'avait pu s'habituer à la fréquentation de Rana. Il lui semblait que celle-ci aurait dû comprendre combien il était indécent d'habiter le domicile d'un homme qui lisait à livre ouvert les écrits des philosophes chinois. N'avait-elle pas eu l'irrévérence d'aller s'établir dans le couvre-chef du Doyen de l'Académie des Arts de Californie, un jour qu'il dînait à la maison ? A l'heure de faire son compliment d'adieu à M^{me} Lacourderie, le digne universitaire avait pensé défaillir en saisissant son chapeau. Fatou considérait la mansuétude de M. Lacourderie pour ces facéties de mauvais goût, comme une faiblesse surprenante chez un homme aussi savant. Passe encore de flatter Mizaut et Mizette qui

aboyaient furieusement dans le jardin, sans que l'on sut jamais si c'était pour faire peur aux gens ou pour les dévorer. Ils avaient beau être bruyants et poser leurs pattes sans façon sur les blancs vêtements du maître, c'étaient encore des animaux domestiques. Mais une grenouille... comment pouvait-on avoir des égards pour un stupide batracien...

Fatou faisait ces réflexions, tandis qu'elle flairait curieusement sa victime. Au dehors le vent s'était levé et une brise légère chassait les nappes d'air chaud qui tout le jour s'étaient accumulées dans la maison. Elle essaya de jouer un instant avec sa proie, mais le froid contact de cette peau humide lui inspirait une craintive horreur. Elle passa, avec dégoût, une de ses pattes sur ses moustaches et courut dans la pièce voisine où il lui avait semblé entendre un grignotement suspect.

Un mince rayon de lune filtrant à travers les persiennes luisait tristement sur la dépouille de Rana. Dans le jardin, les grillons s'étaient tus. Une clarté livide pénétrait dans la pièce décolorant le satin des fauteuils et donnant à toutes choses un aspect irréel. Sur le vieux bahut chinois on vit soudainement s'émouvoir une Kouan-yin « au panier de poissons » que M. Lacourderie avait rapportée d'un de ses voyages à Pékin. Des larmes coulaient comme des perles sur le visage silencieux de la déesse d'ivoire. Elle descendit lentement de son socle d'ébène et vint s'incliner avec tristesse sur le corps inanimé de Rana. Le geste de la Dame de la Miséricorde fit courir tout autour de la pièce un frémissement d'émotion. Un coup de vent souleva un rideau. Une fleur inclina sa corolle dans le vase de porcelaine où chaque matin se réfugiait la rainette infortunée.

Alors, dans l'une des postes du bahut, un léger craquement se fit entendre. C'était T'ie-kouai-li, l'Immortel barbu qui se détachait lentement de la paroi de bois de rose où il était incrusté. S'appuyant sur sa béquille de fer il avançait en boitant, tandis que sur son crâne chauve luisaient des reflets lunaires. Il posa sa main sèche sur l'épaule de Kouan-yin et tous deux pleurèrent silencieusement.

— Croyez-vous ?... Cette cruelle Fatou !... grommela le vieil homme.

— Pauvre Rana !... Que faire pour la ranimer ?... J'ai arraché autrefois à la mort le fils du roi-dragon de la mer qui sous la forme d'une carpe avait été capturé par un pêcheur... Mais il respirait encore...

— Allons prendre l'avis du Maître des Obscures, suggéra l'Immortel, il est sage et d'un savoir avisé.

Il y avait sur le bureau ministre de M. Lacourderie un petit Ganeça khmer qui méditait sur

un socle bas. Des amis lui avaient offert la statuette au cours d'un voyage au Cambodge et il nourrissait une dévotion particulière pour ce dieu, ami des écrivains, qui personnifiait à ses yeux la bienveillance et cette fleur de la sagesse qu'il cultivait lui-même sous le nom d'ironie.

— Grand magicien ! Maître du savoir hermétique ! dit timidement la déesse, vous seul pouvez nous secourir...

Le dieu à tête d'éléphant ouvrit un de ses petits yeux vifs et balança mollement sa trompe, pour prendre le temps de la réflexion. Il souleva son gros ventre et se haussa sur ses courtes jambes.

— Accordez-moi un instant, dit-il en agitant ses vastes oreilles. J'ai encore de la raideur dans les articulations, car il y a huit siècles que j'étais assis dans la posture incommode où vous m'avez vu.

On lui expliqua le fait. Mais ses formules et ses incantations étaient impuissantes à ressusciter les morts.

— Avez-vous pensé à consulter Baisajyaguru ? s'avisa-t-il tout à coup. Comme patron des médecins au Tibet, il est versé dans la connaissance des pouvoirs magiques et des drogues qui guérissent les cas désespérés.

— ... ou qui achèvent de vous expédier dans un autre monde ! ricana Ho-tei, le petit génie japonais en ivoire, qui avançait son visage hilare hors du sac où le sculpteur l'avait enfermé.

— Taisez-vous, mécréant ! répliqua Kouan-yin. J'ai toujours pensé que vous n'aviez point de cœur !

Penché sur son bol à médicaments, le dieu guérisseur trônait dans une niche du meuble où M. Lacourderie avait coutume de serrer ses livres précieux. Le trio, auquel s'était joint l'impertinent Ho-tei, s'en fut lui demander conseil. Le dieu pesa à côté de lui le fruit merveilleux qu'Indra avait procuré jadis au Buddha pour dissiper le malaise que lui avait donné l'offrande des marchands. Il écouta la requête de la tendre Kouan-yin, rajusta les plis de sa robe de moine et s'en alla visiter le corps de la pauvre Rana.

— Les médecines tirées des plantes du Tibet, du Pamir ou de la Mongolie, n'y peuvent plus rien, murmura-t-il en hochant la tête. Il récita les formules secrètes et les syllabes mystiques empruntées à la science occulte des monastères tibétains. Il eut recours à l'hypnose et à l'art subtil des magnétiseurs, sans qu'un tressaillement de vie parcourut le corps de Rana. Tous étaient consternés.

— Que dira le maître à son réveil, quand il la trouvera morte ? se désolait Kouan-yin.

— Et comment fera-t-il maintenant pour prédire la chute des pluies ? ajouta Ganeça. Il n'avait pas besoin lui, d'examiner la floraison des flamboyants, ni les signes déduits de la direction du vent. Quand Rana, chaque année prenait congé de lui, il savait que le grand cycle de la nature allait s'accomplir.

— Il n'y a que le Buddha Çakyamuni qui pourrait provoquer un miracle, murmura le guru.

On s'en fut dans la salle à manger où était un Buddha laotien que M. Lacourderie avait acquis jadis à Luang-prabang. Il se tenait le corps étendu sur le côté droit, les yeux clos, la tête au Nord, les pieds posés l'un sur l'autre, comme les Ecritures disent qu'il se coucha quand le temps fut venu d'entrer dans le Nirvana. La chaude patine du bronze avait donné à son visage une émouvante noblesse. La sublime certitude de la vanité des choses humaines se lisait dans la sérénité de son sourire. De tout son corps émanait un rayonnement obscur et les dieux ne pouvaient se défendre d'un trouble profond devant la majesté de son sommeil.

Lorsqu'on l'eût tiré de l'anéantissement mystique où flottait sa pensée, le Buddha du Laos fut atterré du crime de Fatou.

— Quand j'apaisai jadis, la colère du buffle féroce ou celle de l'éléphant furieux que Devadatta, le mauvais disciple, précipita sur mon passage, j'avais été tenté d'imaginer que les animaux étaient meilleurs que les hommes. S'ils s'abandonnaient à la violence, c'était, pouvais-je croire, sous l'impulsion de la peur, de la faim, ou encore par ce que la Bonne Loi n'avait point pénétré les ténèbres de leur esprit. Cette Fatou a donné la mort autant par jalousie honteuse que par un caprice cruel. Ainsi elle est semblable à ces cœurs desséchés qui trouvent une

satisfaction perverse dans l'épanouissement de la douleur. Me rappelant que je fus grenouille dans l'une de mes incarnations anciennes, j'accepte pour l'innocente victime, l'aumône de votre tristesse et de votre pitié. Rana morte est affranchie au désir. La rappeler à l'existence serait la faire retomber aussitôt dans l'océan des passions et des convoitises. Mais parce qu'elle était douce et pacifique, je l'élèverai sans intermédiaires à la condition humaine. Elle renaîtra dans le corps d'un saint lama du monastère d'Ouliassoutaï en Mongolie. Quant à la meurtrière, avant la lune décroissante du septième mois, elle périra d'un os d'oisillon qui s'arrêtera dans sa gorge et elle se réincarnera dans le corps visqueux d'une limace.

— Pouah ! fit Ganeça en éternuant dans sa trompe.

Fatou qui écoutait d'une oreille discrète, en se frottant le flanc contre le pied d'une chaîne, sentit un tremblement de remords et de honte parcourir tout son corps. Elle se jeta éperdument aux pieds du Bienheureux.

— Grand Sage, je vais vous expliquer... criait-elle. Mais le Prédestiné était retombé dans l'assoupissement profond qui précède l'accès du Néant. Elle regarda autour d'elle. Les dieux avaient disparu. Dans l'autre pièce, on n'apercevait plus que le cadavre glacé de Rana, vers lequel se dirigeaient d'interminables files de fourmis.

— Peuh ! dit-elle, en essuyant d'une patte son museau rose, encore un cauchemar dû sans doute, à cette souris grasse que j'avalai tantôt. Elle étira lentement ses muscles minces et s'en fut.

LOUIS MALLERET.

LE MARÉCHAL A DIT :

« Chaque profession, chaque métier, aura ses élites et nous encouragerons de tout notre pouvoir la formation de ces élites sur les plans local et régional. »

La Semaine dans le Monde

par Jean DESCHAMPS

Astronomie financière.

On pouvait lire ceci parmi les radios de vendredi dernier : « Washington 21 août (émission française) *Arip*. — La radio américaine déclare que depuis le 1^{er} juillet 1940, le Congrès a accordé 37 milliards de dollars de crédits pour la défense nationale, auxquels s'ajoutent 7 milliards de dollars destinés à la mise en application de la loi de prêt et bail.

« Les milieux du Congrès estiment qu'avec les nouveaux crédits qui seront probablement demandés pour la continuation de l'application de cette loi le chiffre des crédits votés par le Congrès atteindra 50 milliards. »

Ces lignes méritent réflexion. Car 50 milliards de dollars correspondent en gros à 2.500 milliards de nos francs français actuels, soit le budget normal du temps de paix de la France pour environ 50 ans. Ainsi *sans être en guerre* les Etats-Unis d'Amérique ont engagé une prodigieuse somme d'argent qui dépasse l'imagination humaine. Remarquons qu'il s'agit de crédits votés depuis 14 mois seulement. Il y a tout lieu de croire d'autre part que le financement de la loi prêt et bail exigera des engagements de dépenses de plus en plus considérables car il est évident que l'Angleterre et la Russie ne paieront qu'à échéance très lointaine — si elles payent jamais — les livraisons d'armes et de matériel de guerre qui leur sont envoyés. Il est également possible que les pays débiteurs, dans l'impossibilité de s'acquitter en or de leurs dettes, trouvent une autre monnaie d'échange : bases terrestres, maritimes ou aériennes par exemple.

Il nous a paru intéressant de mettre en parallèle les dépenses de guerre évaluées en francs français de la plupart des belligérants (directs ou indirects, dans ceux-ci prenant place les Etats-Unis d'Amérique) :

U. S. A. (14 mois)	2.500 milliards
Allemagne (2 ans)	2.500 —
Angleterre (2 ans)	1.600 —
Italie (15 mois)	800 —
France { 9 mois de guerre	450 —
{ 15 mois d'occupation	218 —
Russie (2 mois)	150 —
Pologne, Belgique, Hollande, Norvège, Grèce, Roumanie, Hongrie, Yougoslavie	500 —
Total	8.610 milliards

Nous arrivons ainsi au chiffre de 8.600 milliards de francs dépensés depuis deux ans seulement par les nations en guerre. Nous sommes certainement très au-dessous de la vérité car dans ce décompte n'entre pas la valeur du *shipping* coulé ou avarié.

Or, nul, à l'heure qu'il est, ne peut encore présumer de l'avenir, de la durée de la guerre et de ses conséquences. Les uns, les plus optimistes disent trois ans, les autres dix ans. L'esprit se prend, devant l'effroyable extension des ruines, des morts, des blessés, des calamités de toutes sortes qu'entraînent la guerre, à déplorer que cette civilisation occidentale dont les Européens sont si fiers n'ait pu avoir d'autre conclusion que ce terrible bilan de faillite et qu'à son image le Proche-Orient, l'Extrême-Orient vivent à leur tour des heures d'angoisse et d'incertitude. A quand la fin du cauchemar, vient à espérer cet homme de bon sens et de bonne volonté qui est à l'image du plus grand nombre ?

Au moins nous avons cette satisfaction qu'au milieu du carnage qui sévit en Europe la France un moment emportée dans la mêlée, vient de retrouver grâce à la sagesse d'un grand vieillard le calme relatif de l'armistice et peut ainsi consacrer le plus noble de son activité à construire et non à détruire. Nous ne désespérons pas de voir son exemple compris des autres peuples et des autres hommes et qu'enfin l'esprit retrouvera des images moins atroces que celles des champs de bataille et de leurs morts par millions. Mais ne faisons-nous pas un rêve ?

La Bataille sur le front russe.

Nous l'avions délaissée la semaine dernière. L'actualité nous fait un devoir d'y revenir. Nous sommes à présent au delà du 2^e mois de guerre. Sans doute les gains territoriaux allemands sont-ils considérables, la superficie des territoires conquis dépasse-t-elle 800.000 kilomètres carrés soit davantage que l'étendue de la Grande Allemagne. Sans doute les destructions en hommes et en matériel ont-elles été extrêmement sévères pour les troupes soviétiques, mais l'objectivité doit nous faire constater qu'après 63 jours de luttes d'une violence jamais encore atteinte au cours d'aucune guerre, Leningrad, Moscou, Kiev et Odessa sont toujours aux mains des Russes qui annoncent toujours des combats à proximité immédiate de Smolensk. Il est évident que le Grand Etat-Major allemand a rencontré une opiniâtreté dans la résistance à laquelle il ne s'attendait point. Enfin le matériel russe lourd semble devoir être encore considérable malgré la destruction annoncée par les Allemands de 14.000 tanks et 15.000 canons. L'offensive allemande, tout en maintenant sa violence, semble moins efficace dans ses résultats tant les obstacles accumulés parmi les Russes sont nombreux et sérieux.

Il est symptomatique du reste ce communiqué de Moscou donné samedi 23 août par une émission française (*Arip*). « Selon M. Lozovsky, le Directeur adjoint du Bureau soviétique d'Information, les pertes allemandes des deux premiers mois de guerre contre la Russie s'élevaient à près de 2 millions. Les territoires occupés n'ont donné à l'assaillant aucun gain en produits alimentaires. Toutes les usines sont détruites.

« M. Lozovsky a déclaré, qu'après deux mois de guerre, les trois affirmations suivantes ont été réduites à néant :

1^o Que l'Armée soviétique n'était pas un adversaire sérieux ;

2^o Que l'industrie soviétique n'était pas capable de soutenir l'effort nécessaire ;

3^o Que la population soviétique serait contente d'être délivrée d'un gouvernement qui ne dominait que par la force. »

Si le premier des trois points ne nous paraît pas devoir prêter à contestation par contre les deux derniers points veulent des réserves. On ne comprend pas en effet que l'industrie soviétique soit capable de soutenir l'effort de guerre, alors que Staline et le peuple russe réclament une aide matérielle urgente et illimitée des Etats-Unis d'Amérique. Enfin, sur le dernier point, il convient d'observer que tant que l'Armée rouge *tiendra*, l'ordre intérieur sera assuré. Il n'est pas démontré d'autre part que la Russie rouge ne serait pas heureuse d'un autre système de gouvernement, que celui qui s'est maintenu depuis 20 ans, au prix de combien de disparitions et d'exécutions.

Quoi qu'il en soit, notre souci d'impartialité nous oblige à noter les résultats de la guerre sur le front russe au 63^e soir de la bataille, de la manière suivante :

Côté allemand, gains territoriaux considérables, destruction de 14.000 tanks soviétiques, 11.000 avions et prise de 15.000 canons. Ce sont des résultats qui comptent. Leningrad, très menacée, est pratiquement assiégée. Il semble se préparer dans ce secteur la bataille la plus meurtrière de la campagne. Un million de Russes se préparent fiévreusement à recevoir le choc des armées allemandes et finlandaises. Au centre, sur le saillant allemand de Smolensk, succès des armées du Reich qui ont remporté à Gomel une nouvelle et très nette victoire. Au Sud, en Ukraine, la prise d'Odessa doit être considérée comme imminente. Elle ouvrirait aux Germano-Roumains le plus grand port russe de la Mer Noire.

La situation dans son ensemble doit donc être considérée comme très favorable aux Allemands et leurs alliés. A quel prix ? Nous ne le savons pas exactement, mais nous pouvons présumer que, sans atteindre les chiffres des pertes russes, les pertes de l'Axe ont été très lourdes, compensées il est vrai, par le prodigieux butin de Byalystock-Minsk et Smolensk.

Proche-Orient — Moyen-Orient — Extrême-Orient.

Le Proche-Orient bouge. A certains signes précurseurs, recrudescence de l'activité aérienne de la R. A. F. au-dessus de Benghazi, Tripoli et les bases de Sicile, accumulation aux confins égypto-libyens d'un matériel de guerre anglais formidable, attaques réitérées des convois italiens se dirigeant vers la Tripolitaine, il semble que nous soyons à la veille d'une reprise de grand style de l'offensive anglaise.

Relativement au Moyen-Orient, nous écrivions il y a deux semaines dans notre chronique hebdomadaire, que le sort de l'Iran était simplement une question de jours, et que nous trouvions une étrange similitude dans l'action diplomatique anglaise concernant l'Iran et celle qui préluda l'attaque contre la Syrie. Même leitmotiv : la présence des Allemands. Toutefois, avec l'Iran, le ton change un peu : on prétend que 3.000 touristes allemands se trouveraient à Téhéran où ils exerceraient une action contraire aux intérêts anglais. Le Shah contestant ce chiffre, le ramène à 700.

Les jours de la Perse sont comptés. Il est en effet admis que l'association anglo-russe a adressé un ultimatum à la Perse, exigeant l'expulsion avant le 31 août, dernier délai, de 80 % des Allemands résidant en Iran. Téhéran a répondu d'une façon dilatoire, comme il est aisé de comprendre. A Londres, le ton est plus que comminatoire. Du reste, Londres et Moscou appuient leurs demandes par des arguments de force imposants : au Nord, les Russes massent leurs troupes du Caucase ; à l'Ouest, les forces anglaises de Syrie accourent à la frontière à travers l'Irak, à l'Est enfin, le Général Wavell se trouve prêt à entrer en jeu par le Bélouchistan.

Non sans grandeur, en faisant savoir au monde qu'il respecterait une politique de stricte neutralité, l'Iran a rappelé ses réservistes et se tient prêt à tous les sacrifices. La semaine qui se termine a vu un fait sans précédent dans l'histoire de la Perse : la communauté des intérêts anglo-russes jusqu'alors opposés. Celle qui va s'ouvrir verra, pour des raisons stratégiques (transit d'armes par le Golfe Persique) et financières (Anglo Iranian Oil Co), se réaliser un front anglais continu de Tobrouk au Caucase, établissant ainsi la soudure avec les forces russes du Sud.

En Extrême-Orient tension diplomatique toujours très aiguë. L'activité des chancelleries est arrivée à un point mort. Il suffit de lire cette radio de Tokyo (émission française Arip) pour s'en rendre compte. « De source bien informée, on annonce : les négociations entre Tokyo et Washington pour un *modus vivendi* relâchant la tension actuelle ont échoué. Après une quinzaine de pourparlers difficiles, durant laquelle les parties sont restées pratiquement sur leurs positions, les Etats-Unis auraient fait savoir à Tokyo le 18 août par leur ambassadeur

M. Grew, qu'ils ne voient pas la possibilité d'aboutir à un résultat pratique tant que le Japon n'apportera pas à sa politique les modifications souhaitées par les Etats-Unis ».

D'autre part nous ferons nôtres les conclusions de la très remarquable étude de M. Marcel Ner sur les forces économiques en 1941 dans le Pacifique (21 août). Parlant du Japon, M. Ner conclut : « Depuis, la formation d'un bloc hostile et le réarmement américain ont fait évoluer la situation à son désavantage. Celle-ci ne se retournerait que si, par la Sibérie ou les Indes, le bloc germano-nippon se soudait, constituant ainsi l'ensemble économique le plus puissant que le monde ait jamais connu ».

★ ★

Nous aurons à parler longuement dans notre prochaine chronique hebdomadaire, de la France dans son effort de remise en ordre et en place.

Dernière heure. — Ainsi que prévu les troupes russes et anglaises ont attaqué l'Iran le 24 août.

LA VIE INDOCHINOISE

Inauguration du pont tripode à Saigon

Le 20 août 1941 le Gouverneur de la Cochinchine a inauguré le grand pont, dit pont en Y, plus connu localement sous la désignation de pont tripode, sur le canal de doublement de l'arroyo chinois. Ce pont dont la construction avait été approuvée par le Grand Conseil en 1939, fait partie du vaste programme d'urbanisme de la région de Saigon-Cholon. Long de 913 mètres, l'ouvrage comprend trois parties : un viaduc d'accès du côté Nord qui franchit l'arroyo chinois, un viaduc d'accès du côté Sud qui franchit le canal de doublement et forme un angle avec le précédent, enfin les deux branches se rejoignent au-dessus d'un îlot industriel en une sorte de place d'où part une troisième branche qui descend vers l'Ouest jusqu'au niveau de l'îlot.

Ce travail important répondait aux besoins d'une nombreuse population ouvrière vivant de l'autre côté de l'arroyo.

Les discours prononcés à cette occasion ont souligné l'action constructive de la France en Indochine, malgré les événements et les menaces des temps présents, elle poursuit dans le Pacifique une œuvre hautement civilisatrice dans tous les domaines.

En Indochine comme dans toutes les parties de l'Empire, tous les actes de la France s'inspirent de la pensée d'aider les populations dont elle a pris la charge et de leur assurer la sécurité et le mieux être. Le nouveau pont de Saigon en est un nouvel exemple.

Réunion de la Commission de délimitation de la frontière entre l'Indochine et la Thaïlande.

Le communiqué commun suivant a été publié :

« Une semaine plénière de la Commission de délimitation de la frontière a eu lieu le 21 août à 9 heures à la Mairie de Saigon.

« Des discours ont été prononcés par le Président Yano et par les délégués chefs des délégations françaises et thaïes.

« La Commission est passée ensuite à l'ordre du jour. La constitution du secrétariat, l'établissement d'un règlement intérieur relatif au fonctionnement de la Commission et la constitution des deux Sous-commissions ayant été approuvée à l'unanimité, la séance a été levée.

« Les deux Sous-commissions ainsi constituées entameront respectivement les études concernant l'ordre et la procédure des opérations de délimitation de la frontière et celles relatives à l'exécution des dispositions concernant la zone démilitarisée. »

Le trafic maritime de la Chine au début de 1941.

Les renseignements d'ordre statistique qui figurent au présent article ont été empruntés au *Bulletin Economique de l'Indochine* (n° 3, 1941) que le lecteur pourra consulter utilement s'il désire des renseignements plus étendus.

Depuis la guerre de 1939-1940, les mouvements des navires des principales flottes marchandes du monde ont subi des modifications profondes dans leur importance comme dans leur répartition. La division du Monde en zones d'influence économique contribue d'autre part à modifier la marche du *shipping* à travers les océans où la conception de liberté de circulation — il ne convient plus de se leurrer — n'est plus qu'un mythe commode de l'esprit. L'Atlantique appartient aux Anglo-Américains, le Pacifique-Est aux Japonais, le Pacifique-Ouest aux Américains. Il y a certes dans cette généralité des exceptions locales qui échappent aux influences dominantes, mais la réalité est que la guerre actuelle a profondément perturbé le trafic maritime mondial, en particulier celui de la Chine.

Les courants commerciaux européens établis depuis longtemps tendent à s'affaiblir sinon à disparaître, tandis qu'au contraire le pavillon japonais marque une progression extrêmement nette, tirant le meilleur profit de la situation présente. Plus de la moitié du tonnage enregistré dans les ports chinois, en 1940, provient du *shipping* japonais.

La comparaison du trafic des ports de Chine avec l'étranger en 1939 et 1940, d'après les données statistiques des Douanes maritimes chinoises, fait apparaître les renseignements suivants :

PAVILLONS	1939	1940
Navires de tous pays entrés et sortis. . .	1.000 tonnes 29.827	1.000 tonnes 25.676
dont :		
Japonais	11.993	13.736
Britanniques	8.300	4.438
Norvégiens	1.549	1.273
Chinois (jonques) . . .	1.541	1.164
Allemands	1.186	—
Hollandais	—	—
Français	803	521
Américains	769	1.472
Danois	698	165
Italiens	586	199

En une année la diminution du tonnage total entré et sorti a été de plus de quatre millions de tonnes. Elle est encore plus sensible si l'on compare ce tonnage à ceux des années précédentes.

	Milliers de tonnes		Milliers de tonnes
1935	48.105	1938	29.429
1936	45.233	1939	29.827
1937	35.443	1940	25.676

Le trafic maritime de la Chine a donc baissé de près de moitié en six ans. La guerre européenne n'ayant fait qu'accentuer le mouvement de baisse provoqué par la guerre sino-japonaise.

Quoi qu'il en soit, l'examen des chiffres qui précèdent montrent, sans qu'il soit besoin de commenter, les effets immédiats de la guerre :

1° Le pavillon allemand, le pavillon italien et le pavillon danois disparaissent de l'Extrême-Orient ;

2° Le pavillon britannique ne flotte que sur un tonnage réduit de moitié ;

3° Le pavillon français perd 300.000 tonnes, tandis que le trafic américain double son importance ;

4° Le pavillon japonais s'assure une primauté incontestable : 53 % du trafic maritime total de la Chine avec l'étranger. Cette primauté ne pourra que s'accentuer dans l'avenir étant données les pertes subies par les principales marines marchandes du monde dans la guerre mondiale.

L'examen du tonnage britannique indique clairement la situation d'évidente infériorité de la marine marchande anglaise en Extrême-Orient :

	Millions de tonnes		Millions de tonnes
1935	18,5	1939	8,2
1937	12,9	1940	4,4
1938	12,3		

En six ans le pavillon britannique a perdu 14 millions de tonnes. Cette différence correspond en partie à la perte de prestige de l'Angleterre en Extrême-Orient. Elle est responsable de l'influence grandissante du Japon en Extrême-Asie, la contre-partie américaine n'étant pas suffisante pour compenser une chute de tonnage aussi considérable.

1938	300.000 tonnes	1940	1.400.000 tonnes
1939	700.000 —		

toutefois la progression du *shipping* des Etats-Unis, après un bond important, risque, en raison des restrictions apportées aux échanges économiques, de se trouver sérieusement ralentie. Il est évident que la tension politique actuelle entre les deux pays va probablement se traduire par une chute presque totale du tonnage américain.

L'examen du mouvement maritime français fait ressortir une diminution progressive du trafic avec la Chine.

1936	1.237.000 tonnes	1939	803.000 tonnes
1937	1.046.000 —	1940	521.000 —
1938	1.005.000 —		

Bien que ces chiffres indiquent une sensible réduction du pavillon français, 1940 voit une certaine reprise du trafic avec les ports chinois grâce à une petite flotte de neuf navires appartenant aux trois compagnies suivantes : Messageries Maritimes, Chargeurs Réunis, Compagnie Asiatique de Navigation.

Cette petite flotte « maintient la présence de notre pavillon de commerce sur les routes maritimes d'Extrême-Orient, résultat non négligeable étant données les circonstances difficiles que traverse notre marine marchande. Elle assure un trafic qui, sans aucun doute, s'amplifierait au cours de l'année 1941 si aucun événement politique ne venait l'entraver. Le ravitaillement en riz et en charbon de la population de Shanghai est de plus tributaire des envois d'Indochine qui, en 1940, a fourni à ce port : 270.000 tonnes de riz, 32.000 tonnes de céréales diverses et 650.000 tonnes de charbon. Toutefois, l'exécution des accords économiques franco-japonais aux termes desquels l'Indochine doit céder au Japon 700.000 tonnes de riz en 1941, pourrait réduire les expéditions de riz de Saigon sur Shanghai et avoir ainsi une influence sur le nombre de bateaux français touchant ce port. »

Le trafic maritime actuel de la Chine se répartit de la manière suivante :

1° Shanghai, 50 % ;

2° Chine du Nord (Tiên-tsin, Tsing-tao, Ching-wang-tao, 35 % ;

3° Chine du Sud, 15 %.

Par suite du blocus japonais, Canton, Han-kéou et Swatow ont vu leur trafic totalement arrêté.

Tel est l'aspect général du trafic maritime de la Chine au début de 1941. Des chiffres fournis, on peut tirer la conclusion que la pénurie des bateaux allant en Chine ira en croissant étant donné l'état de précarité politique croissant de l'Extrême-Asie. Cette situation est grosse de conséquences car la hausse des frets et la hausse du prix de la vie provenant des difficultés du ravitaillement de l'extérieur sont susceptibles de donner naissance à des désordres intérieurs et sociaux.

Le Bulletin de l'Instruction Publique.

Les douloureux événements que l'Indochine a traversés, en ces derniers mois, n'ont pas, comme on aurait pu le craindre, ralenti l'activité intellectuelle de la Colonie. Si la dureté des conditions matérielles a contraint certaines publications à disparaître, on constate par contre, en celles qui survivent et en celles qui ont eu le courage de naître, un souci nouveau de variété, d'exactitude dans l'information et de richesse dans la documentation.

Je faisais ces réflexions à la lecture du numéro de vacances (juin-août 1941) du *Bulletin général de l'Instruction publique*. Publication de spécialistes et pour spécialistes par sa partie scolaire, elle mérite, par sa partie générale, de rayonner au delà du cercle restreint de ses lecteurs habituels. En cette partie générale, en effet, tous ceux, universitaires ou non, qui ont leur mot à dire sur quelque question de leur compétence, sont sûrs de trouver une accueillante et libérale hospitalité. Cette collaboration faite des concours les plus variés donne à certains fascicules de cette publication un intérêt inattendu. Qu'on en juge par le sommaire du dernier numéro.

Voici d'abord la part de l'actualité : citations de professeurs pour leur brillante conduite durant les opérations de France et d'Indochine ; messages échangés entre les représentants de la Jeunesse de la Colonie et le Gouvernement métropolitain à l'occasion des fêtes du 1^{er} Mai et de Jeanne d'Arc ; allocution du Proviseur prononcée à la distribution des prix du Lycée Albert-Sarraut, reproduction enfin des belles pages sur l'enseignement données par le Maréchal à la *Revue des Deux Mondes* : on ne saurait proposer lecture et méditation plus profitables à tous ceux, Français et Annamites, qui assument la charge d'éduquer l'enfance et la jeunesse et préparent le commun avenir de leurs deux pays.

Dans la partie générale on relève une étude particulièrement intéressante de l'historien des Amiraux G. Ta-boulet sur les *Origines du Chemin de fer de Saigon-Mytho*. Les éléments en sont puisés dans le compte rendu de la première session du Conseil colonial de Cochinchine en 1880 ; on y discute entre Français et Annamites, un projet de chemin de fer Saigon-Phnompenh ; et le Président Blancsubé préconisa même l'ouverture du Yunnan, à travers le Laos inconnu, par une voie ferrée descendant la vallée du Mékong ; de ce grandiose projet sortit modestement la voie Saigon-Mytho, « ligne mutilée, suspendue dans le vide, joujou offert à la curiosité des populations indigènes » ; mais la construction actuelle du chemin de fer sino-birman est venue démontrer combien ces coloniaux de l'époque héroïque avaient « de l'espace dans les yeux et de l'avenir dans l'esprit ». M. *Nguyen-thien-Lân* étudie en une note aussi brève que lucide la formation d'une plaine maritime du Centre-Annam, la plaine du *Song Thu-bon* (Quang-nam). Dans une étude sur les sources du *Kim-Vân-Kiêu*, M. *Duong-quang-Hàm* met le point final au débat littéraire dans lequel Abel des Michels, Bordier, MM. H. Maspéro, Pham-Quynh, Lê-Thuoc rompirent successivement des lances. Il établit que « la source du poème de *Nguyen-Du* est bien un roman chinois intitulé *Kim-Vân-Kiêu truyện* composé vers la fin du XVI^e siècle ou le commencement du XVII^e siècle et probablement acquis par *Nguyen-Du* au cours de son ambassade en Chine en 1813. « Après la publication du poème, un lettré annamite qui n'a pas laissé son nom, en a retraduit le texte en caractères chinois : c'est le *Kim-Vân-Kiêu-luc* qui, édité à Hanoi en 1876, 1888 et 1896 a été longtemps pris à tort pour la source originale. M. *Rigère* continue la publication de sa monographie du mais ; M. *Bourret* publie l'inventaire de la collection d'oiseaux du laboratoire des sciences naturelles de l'Université : on notera que deux numéros de cette collection ne figurent pas dans le traité classique de *Jabonilla* et *Delacour* sur « les oiseaux d'Indochine ». M. *Ronser* explique dans quelles conditions se produira l'éclipse du soleil du 21 septembre 1941 et donne quelques conseils

susceptibles de permettre aux astronomes-amateurs des observations curieuses. Enfin M. *Mougenel* donne un compte rendu pertinent et précis de la dernière publication du Comité littéraire de l'A. F. I. M. A., cette Académie tonkinoise ; le *Viêt-Nam ta-diên* est actuellement le seul dictionnaire entièrement rédigé en annamite ; par sa richesse comme par sa méthode, il doit rendre les plus grands services à ceux qui désirent faire de la langue une étude approfondie. On remarquera que, sur ces sept articles de la brochure, trois sont signés de noms annamites ou traitent de publications en langue annamite, quatre de noms français. Cette collaboration spontanée sur le plan intellectuel, beaucoup plus significative que la collaboration forcée sur le plan économique, réjouira tous ceux qui se préoccupent du rôle de l'enseignement dans les relations franco-annamites et dans la formation de l'âme collective du pays.

Du 1^{er} au 7 Septembre 1941, écoutez à Radio-Saigon.

Lundi 1^{er}. — 19 h. 45 : L'Indochine au travail ; — 20 h. 15 : La semaine de Radio-Saigon ; — 20 h. 18 : *La parade des métiers*, fantaisie musicale de Jack Hélian ; — 20 h. 45 : Musique légère ; — 21 heures : Radio-Saigon sait tout ; — 21 h. 15 à 21 h. 30 : Vos disques préférés ; — 0 h. 00 à 0 h. 25 (25 m. seulement) : Nouvelles économiques. Cours de bourse.

Mardi 2. — 19 h. 45 : Les entretiens littéraires de Charles et Julianne Cerighelli : VII : *La pléiade* ; — 20 h. 15 à 21 h. 30 : *L'album à musique* : Richard Wagner, son œuvre, son influence, présenté par Charles Rognes.

Mercredi 3. — 19 h. 45 : Pour les enfants : *Les 12 filles d'Angkor* ; — 20 h. 15 : *Rumbas et biguines*, leur origine et comment on les danse ; — 20 h. 45 : Concert avec le concours de M^{me} Tridon et M. Signoret ; — 21 h. 15 à 21 h. 30 : Quelques humoristes : Betove-Dorin-Goupil.

Jeudi 4. — 19 h. 45 : Danse symphonique de Grieg ; 19 h. 55 : *Ce dont on parle...* ; — 20 h. 15 à 21 h. 30 : Théâtre : *Cinq à sept*, de M^{me} Andrée Mery ; — 0 h. 00 à 0 h. 25 (25 m. seulement) : Nouvelles économiques. Cours de bourse.

Vendredi 5. — 19 h. 45 : *Lettre du Tonkin*, par Paul Munier ; — 20 h. 15 : Quelques chansons françaises, russes, espagnoles, scandinaves, italiennes ; — 21 heures : Le quart d'heure des amateurs ; — 21 h. 15 à 21 h. 30 : Musique légère.

Samedi 6. — 19 h. 45 : Causerie ; — 20 h. 15 : Concert par l'Harmonie des Forces navales françaises d'Extrême-Orient ; — 20 h. 45 : La galerie des vedettes ; — 21 heures à 21 h. 30 : Musique de danse.

Dimanche 7. — 19 h. 45 : Causerie ; — 20 h. 07 : La semaine dans le monde ; — 20 h. 20 à 21 h. 30 : A l'opéra : Sélection d'opéras français.

Naissances, Mariages, Décès...

Naissances.

COCHINCHINE

— IRÈNE, fille de M^{me} et M. Thomas Brondeau, inspecteur de la Sûreté.

— JULES-CLÉMENT-ALBERT, fils de M^{me} et M. Simon Soundira, des Chemins de fer de l'Indochine.

TONKIN

— THIEN-ANH, fils de M^{me} et M. Dinh-xuân-Câu, concessionnaire (16 août 1941).

— MARIE-CLÉMENT-JEANNE, fille de M^{me} et M. Domini-que Desanti, maréchal des logis chef (18 août 1941).

— MONIQUE-LILIANE, fille de M^{me} et M. Charles Lartigue, inspecteur de la Sûreté (16 août 1941).

Marriages.**COCHINCHINE**

— M. QUÉNEL, maréchal des logis, avec M^{lle} CHARLOTTE NICOLAS (11 août 1941).

TONKIN

— M. NGUYEN-VAN-TIN, docteur en médecine, avec M^{lle} NGUYEN-NGA, fille de M^{me} et M. Lê-van-Cân (20 août 1941).

Prochains mariages.**ANNAM**

— M. HENRI MORIN, fils de M^{me} et M. Wladimir Morin, négociant à Hué, avec M^{lle} COLETTE HUSSON (6 septembre 1941).

TONKIN

— M. MARCUCCIO SANLI, caporal au 9^e R. I. C., avec M^{lle} HOANG-QUY.

Décès.**COCHINCHINE**

— M. JULES BOURGEOIS, chef de Bureau des Services civils en retraite à Choquan (10 août 1941).

— M^e JEAN LOYE, avocat à Saigon (12 août 1941).

— M^{me} LOUISE LE BRET, épouse de M. Jean Le Bret, colon (17 août 1941).

— M. PAUL SABIANI, sergent-cordonnier au 11^e R. I. C. (18 août 1941).

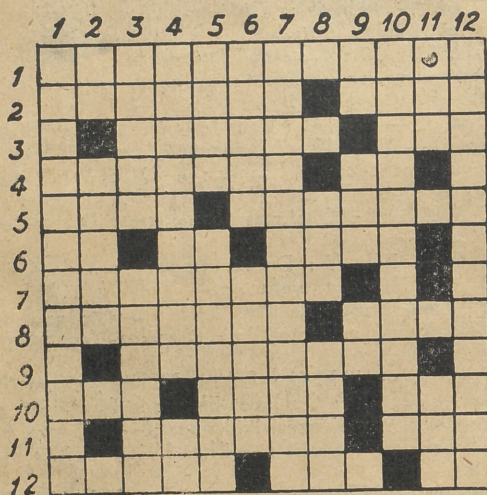
TONKIN

— M. BACH-VAN-LAM, concessionnaire, ancien représentant du Peuple (16 août 1941).

— M. PIERRE-BERNARD KÉCHEMAIR, chef de la Subdivision d'Entretien des Bâtiments civils des T. P. (17 août 1941).

— M. WERNER ERWIN, de la Légion étrangère (18 août 1941).

— M^{me} V^{ve} NGUYEN-VAN-CHUONG, mère de M^{me} Henri Délévaux à Hanoi (23 août 1941).

MOTS CROISÉS N° 41**41. — Verticalement.**

1. — Mauvais bouffon de société.
2. — Préfixe — Grande plaine herbeuse.
3. — Espèce du genre sureau — Pièce de viande sur le quartier de derrière du bœuf.
4. — Utile pour conserver la vie — Symbole chimique d'un métal d'un blanc d'argent.
5. — La fille du Comte de Saint-Vallier y habita — Botaniste français (1727-1806).
6. — Tous les oiseaux d'une même couvée — Prêtre, frère de l'historien Mezeray.
7. — Habitante d'un Etat européen.
8. — Préfixe — Le même.
9. — Préfixe — Anéantit progressivement — Préfixe.
10. — Appuyèrent.
11. — Existé — Interjection.
12. — Famille de plantes dicotylédones d'Amérique.

41. — Horizontalement.

1. — Petites œuvres littéraires.
2. — Genre de méduses hydroides — Préfixe.
3. — Plantes potagères — Fils d'un patriarche hébreu.
4. — Baigner dans une boue médicinale — Diphtongue.
5. — Pape de 78 à 91 — Capitale d'un royaume de l'Asie ancienne.
6. — Interjection — Fleuve côtier de France — Henri II y fit élever un magnifique château.
7. — Qui tombe sur une surface.
8. — Qui a les cheveux noirs et le teint brun — Ville de la Grèce.
9. — Mêlé au culte de Saint Jean-Baptiste et de la Croix des théories gnostiques.
10. — Titre auquel les monnaies doivent être fabriquées — Son nom francisé est devenu le synonyme du dévouement aveugle et fanatique — Patriarche.
11. — Débarrasse certaines graines de leurs enveloppes extérieures — Arbrisseau de la Chine.
12. — Petit éventail — Troublé — Préposition.

Solution des mots croisés n° 40

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	W	E	L	L	I	N	G	T	O	N	I	A
2	I	N	A	U	T	O	R	I	S	E		L
3	N	E	C		A		E	M	E	R	G	E
4	T	R	E	F	L	E		A	R	I	E	N
5	E	G	R	A	I	N	E	R		T	R	I
6	R	I	O	L	E		N		D	E	M	E
7	G	E	N	S		P	L	I	E		A	R
8	R		S	I	T	U	A	T	I	O	N	
9	E	S		F	A	R	C	E	S		D	E
10	E	F	F	I	L	E	E		M	A	R	S
11	N	A		E	M				C	E	R	E
12	X	E	R	A	S	I	E		T	E	A	

Allo !...
Savez-vous,
où sont les nouveause
ateliers de l'imprimerie
G. Taupin et Cie

Thouf
1/5



mais bien sûr...
ils se trouvent
8, 10, 12, rue Duverrier,
près de la place Neyret —
Tél: 141 & 218



